2e Année N° 59 Le N° : 0$.40 Jeudi 16 Octobre 1941

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Kampot Type "Saoch"

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT
DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 10
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60

LA FRANCE EN MARCHE

La politique sociale du Gouvernement Français depuis la guerre *(Suite)*

par Robert VANNELL.

LES modifications apportées par le Maréchal dans la réglementation de la durée et de la rémunération du Travail, que nous avons précédemment examinées, ont été complétées par une série de mesures relatives à la prévoyance sociale, la lutte contre le chômage et l'aide à la famille et à la jeunesse.

Dans ce domaine, la tâche était immense. Il fallait se tenir aussi éloigné d'une démagogie néfaste et fatale à notre économie que d'une soumission servile à la tyrannie capitaliste ou à l'égoïsme aveugle d'un patronat inconscient de ses devoirs.

Le régime des assurances sociales n'a pas été modifié dans ses principes, il a simplement été adapté aux conséquences de la guerre, en vue de maintenir les droits des mobilisés et de leurs familles, en dépit de l'interruption du versement des cotisations. Cependant la loi du 5 avril 1941 a préparé une nouvelle adaptation des assurances sociales, et de toutes les lois sociales en général, à l'agriculture. Enfin, le régime de l'assurance vieillesse a été profondément remanié pour le mettre en concordance avec la retraite des vieux travailleurs que le Gouvernement du Maréchal vient de réaliser.

Dans cet ordre d'idées, la loi du 14 mars 1941 a institué un système d'allocations aux vieux travailleurs qui vise à améliorer l'existence de ceux qui sont devenus inaptes au travail et à résorber le chômage, en confiant à des travailleurs jeunes des tâches jusqu'ici assurées par des hommes âgés. Tout travailleur français, âgé de 65 ans — de 60 ans, s'il est inapte au travail, — qui justifie occuper un emploi salarié à rémunération normale, ou avoir occupé pendant plus de 5 ans, après l'âge de 50 ans, un emploi salarié, ou bien qui bénéficie de l'aide aux travailleurs sans emploi, perçoit une allocation de 3.600 francs par an, à condition qu'il cesse tout travail salarié. Cette allocation se substitue à la pension de vieillesse des assurances sociales et n'est donc pas versée aux travailleurs qui bénéficient déjà d'une pension de vieillesse à ce titre. Des modalités d'application prévoient les cas particuliers: en cas de deux conjoints bénéficiaires, l'allocation de la femme est réduite de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

50 % dans l'hypothèse de conjoint à la charge du bénéficiaire, l'allocation subit une majoration de 1.000 francs par an, enfin une bonification de 500 francs est accordée aux bénéficiaires ayant eu au moins cinq enfants.

Cette allocation n'est évidemment due qu'aux travailleurs qui sont dans le besoin. Elle n'est due que si le total des ressources, y compris le montant de l'allocation n'excède pas 9.000 francs ou 11.000 dans le cas d'un travailleur marié. Dans le cas contraire, l'allocation est réduite en conséquence.

La politique sociale du Gouvernement s'est aussi donné pour but le décongestionner les villes, notamment la capitale, et de favoriser le retour à la terre. C'est ainsi que les bénéficiaires de l'allocation résidant dans la région parisienne reçoivent une allocation supplémentaire de 1.600 francs par an, s'ils consentent à se fixer dans une localité de moins de 2.000 habitants.

La sollicitude de l'Etat s'est étendue en outre aux infirmes et aux incurables. Une loi du 29 mars 1941 a majoré le taux des allocations, abaissé la limite de l'âge d'admission à leur bénéfice et a laissé aux Préfets le soin d'en établir le taux, pour chaque commune, dans les limites fixées, afin de tenir compte des difficultés particulières de l'existence de chacun. Enfin, la même loi dispose que dans le calcul du montant total des ressources, servant de base au paiement des allocations, n'entreront pas celles qui proviennent de la retraite du Combattant, d'une pension d'ascendant, de l'épargne ou du travail, jusqu'à concurrence de 400 ou 1.200 francs selon la situation de famille et dans une proportion de 50 % au delà.

***

Le Gouvernement français se trouva, par ailleurs, dès le début des hostilités, devant un grand nombre d'infortunes à secourir. Tout d'abord la plupart des familles de mobilisés furent brutalement dénuées de ressources par suite de la mobilisation du chef de famille ; la guerre aussi courte qu'elle eût été fit en outre de nombreuses victimes ; à tous, il fallait apporter une aide immédiate, et souvent prolongée. La législation des pensions de guerre n'en fut pas toutefois modifiée dans son essence ; la loi du 31 mars 1919 et les textes qui l'ont suivie en sont toujours la base. Les présomptions d'origine de maladie ou de blessure, provenant des opérations de combat, ont simplement été restreintes, et les minima d'incapacité physique ouvrant droit à pension, remaniés. Par contre, une loi du 24 octobre 1940 institua « un fonds spécial de solidarité » pour financer la réparation des accidents du travail résultant directement des faits de guerre. Ce fonds est alimenté par une surtaxe de 5 % sur les primes d'assurance à la charge des employeurs assurés, et par un prélèvement de 15 % sur les capitaux de rente pour accidents du travail pour ceux qui ne sont pas assurés.

Les allocations aux familles des mobilisés nécessiteux ont, en principe, cessé d'être allouées à partir de l'armistice, mais un décret du 15 septembre 1940 a, devant l'importance du chômage, décidé qu'elles pourraient être maintenues au profit du démobilisé sans emploi. Le taux en fut d'ailleurs relevé au début de cette année pour permettre à leurs bénéficiaires de faire face au renchérissement de la vie.

La démobilisation posa aux pouvoirs publics de graves problèmes. Il fallait, en effet, trouver du travail aux soldats démobilisés et faciliter leur réadaptation à la vie civile. Tout d'abord, un pécule de 1.000 francs fut versé à chacun d'eux et les employeurs tenus, sauf impossibilité majeure, de reprendre les salariés ayant avec eux un contrat de louage de services. De plus, les entreprises occupant plus de 10 salariés (commerce et industrie) ou 15 salariés (agriculture et forêts) furent invitées à embaucher une certaine proportion de démobilisés fixée par l'Inspection du Travail, sous peine de payer une redevance de 10 francs par jour et par personne non employée. Ces mesures furent complétées par l'octroi aux démobilisés, dont le contrat avait été résilié pour suppression d'emploi, d'indemnités de délai-congé et d'indemnité de licenciement, à la charge des employeurs. Enfin, les travailleurs démobilisés jouissaient, en tout état de cause, d'une priorité pour le réembauchage lorsqu'ils étaient précédemment liés par contrat.

Certaines de ces mesures ont eu leur écho en Indochine. L'indemnisation des victimes directes de la guerre a été appliquée sur les mêmes bases et des allocations payées aux familles nécessiteuses des mobilisés, dès le début des hostilités. Enfin, un régime d'allocations familiales, en faveur des familles d'O. N. S., fut institué, dès le départ de ces derniers pour la Métropole. A la suite de la démobilisation, une prime a été allouée aux militaires renvoyés dans leurs foyers, suivant des modalités analogues à celles qui furent appliquées dans la Métropole et le principe du réembauchage des salariés par leurs employeurs fut étendu à l'Union Indochinoise.

***

Ces diverses dispositions se révélèrent impuissantes à résorber le chômage. La dispro-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

portion entre l'offre et la demande était, sur le marché du travail, beaucoup trop grande pour qu'il n'ait pas été nécessaire de recourir à des mesures draconiennes, voire d'exception. La loi du 11 octobre 1940 créa, dans chaque inspection divisionnaire du Travail, un « Office régional du Travail », organisme d'Etat qui comporte des sections départementales et peut avoir, dans chaque commune, des correspondants. Le directeur de l'Office est assisté d'un comité consultatif, comprenant des représentants de l'Etat, des professions, des employeurs et des salariés. L'Office est chargé de suivre, dans chaque genre d'entreprise, la situation des travailleurs privés d'emploi, et de faciliter leur embauche. Tous les travailleurs sans emploi sont inscrits à l'Office et le refus d'un emploi, offert par cet organisme entraîne automatiquement sa radiation. Les travailleurs involontairement privés de travail, perçoivent une indemnité journalière qui s'ajoute à l'allocation familiale dont la famille est déjà bénéficiaire. En échange, il peut être astreint à un travail quelconque qui, s'il dépasse deux heures par jour, sera rémunéré sur la base de la moitié du salaire moyen départemental. L'assistance aux travailleurs est financée par l'Etat ; les départements et les communes. Signalons enfin qu'auprès de l'Office régional du Travail un commissariat spécial est plus directement chargé du recensement de la main-d'œuvre disponible, de la recherche des travaux à entreprendre et de l'établissement du programme de réalisation de ces travaux.

Une des formes de la lutte contre le chômage entreprise par le Gouvernement est la limitation du travail féminin. La loi du 11 octobre 1940 a interdit tout nouveau recrutement de femmes mariées dans les emplois des collectivités publiques, des services concédés subventionnés ou en régie, sauf pour les femmes dont le mari est sans ressources ou pour les candidates ayant déjà subi un concours. Pour les agents déjà en fonctions, des mises en disponibilité spéciale, en congé, ou des admissions au bénéfice de pensions proportionnelles ou d'ancienneté, ont permis de diminuer considérablement l'importance de la main-d'œuvre féminine employée. Au surplus, des dispositions particulières seront prochainement appliquées au personnel féminin des entreprises privées, afin de renvoyer aux travaux domestiques les femmes qui occupent un emploi et dont le mari en occupe un autre.

Dans le même but, les cumuls d'emploi ont été recherchés et prohibés. La loi du 11 octobre 1940 rappelle aux employés et agents des services publics l'interdiction d'effectuer tout travail privé rémunéré, et interdit à tout salarié d'une entreprise privée quelconque d'effectuer une tâche rémunérée au delà de la durée maximum du travail fixée pour la profession. Par ailleurs, la main-d'œuvre française, qui était, avant la guerre, âprement concurrencée par la main-d'œuvre étrangère dans les entreprises les plus diverses, a bénéficié d'un ordre de priorité dans l'attribution des emplois vacants. Les chômeurs étrangers ont été rassemblés en groupements spéciaux de travailleurs et des allocations ont été versées aux familles de ceux qui étaient dans le besoin.

Distribuer le travail disponible, le répartir au mieux de l'intérêt général, ne suffisait pas à donner de l'ouvrage à tous les chômeurs ; il était indispensable de créer du travail, autant que possible productif, afin que les allocations, secours et indemnités diverses attribués aux travailleurs sans emploi, comportent, au profit de l'Etat, une contre-partie. Le Gouvernement du Maréchal s'est résolument engagé dans cette voie en créant des avances aux entreprises ne disposant pas de capitaux pour leur permettre de reprendre leur activité et en élaborant un programme de grands travaux.

Dès le mois de juillet 1940, des crédits s'élevant à plus de 10 milliards de francs, furent mis, par l'intermédiaire des Chambres de Commerce et des Métiers, à la disposition de ces entreprises en vue, soit de payer les salaires et indemnités de licenciement prévus par la loi, soit de faciliter leur démarrage, pour celles qui avaient cessé leur activité.

Mais seule, la mise à exécution du programme de grands travaux eut un effet salutaire sur le chômage. Dès l'armistice, une masse de plus de 30 milliards de francs de travaux fut mise en chantier. Nous nous contenterons d'en faire ici une brève énumération : déblaiement et arasement des immeubles détruits et reconstruction. Travaux d'intérêt général : défense contre les inondations, reboisement, canaux, assainissement. Rééquipement des chemins de fer et construction du matériel roulant. Remise en état des voies de communications : routes, ponts, voies navigables, télégraphes et téléphones. Amélioration des ports. Aménagement de la région parisienne. Equipement sportif, électrification des chemins de fer et enfin construction du Transsaharien. Les résultats ne se sont pas fait attendre : entre octobre 1940 et janvier 1941, le nombre de chômeurs a diminué de plus de 400.000. Cette embauche massive ne s'est pas faite sans discrimination, chaque chantier de chômeurs est en même temps chantier de triage et de rééducation, les inaptes sont éliminés et les ouvriers dirigés sur les diverses entreprises peuvent, au bout de quelques semaines, exercer une activité normale, conforme à leur destination.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

En Indochine, certaines des mesures que nous venons de citer ont été, soit adaptées, soit mises à l'étude. Par exemple la loi sur le travail féminin et celle qui prohibe les cumuls d'emploi.

***

Nous avons parlé de l'aide à la famille et à la jeunesse dont le Maréchal a fait une des bases de son action politique. Elle s'est traduite par la refonte complète du système des allocations familiales et l'attribution de primes à la première naissance. Un décret du 29 juillet 1939 a étendu ces avantages à l'ensemble des chefs de famille de la nation. Le taux des allocations a été relevé par l'attribution d'une augmentation de salaire, suivant le nombre d'enfants ; à la première naissance, le chef de famille reçoit une allocation, variant de 2.000 à 3.000 francs et à partir du 2e enfant, l'allocation est de 10 % du salaire moyen départemental d'un salarié adulte. Le montant de l'allocation s'élève ainsi à 30 % à partir du 3e enfant, 60 % à partir du 4e, 90 % à partir du 5e et ensuite 30 % en plus par enfant sans aucune limitation. L'allocation est versée jusqu'à ce que l'enfant ait atteint 15 ans, 17 ans s'il est infirme ou en apprentissage, et 20 ans s'il poursuit ses études.

Le Code de la famille avait prévu l'attribution, à la mère restant au foyer et n'exerçant pas une activité rémunérée, d'une allocation fixée à 10 % du salaire moyen départemental. Cette allocation a été remplacée dès le 1er avril 1941, par un sursalaire attribué aux familles de salariés de toutes professions y compris les fonctionnaires, qui ne bénéficient que d'un seul revenu professionnel. Le taux de ce sursalaire, qui s'ajoute aux autres allocations, peut aller jusqu'à 30 % du salaire moyen.

Enfin, les pères de famille ayant plus de trois enfants à charge, ou les mères élevant, seules, plus de deux enfants, bénéficient d'une priorité d'embauchage dans les entreprises. Ils peuvent en outre prétendre à la carte nationale de priorité qui leur donne certains avantages, dans les transports, les magasins et les administrations publiques.

Nous ne citerons que pour mémoire, car elle donnerait matière à de longs développements, l'aide à la jeunesse que le Maréchal annonçait le 29 décembre dernier dans son appel à la Jeunesse de France. Un Secrétariat général à la Jeunesse a été organisé dans ce but. Un service de chantiers de la jeunesse accueille les jeunes gens qui, en remplacement de leurs obligations militaires, sont tenus d'y accomplir un stage de huit mois pendant lequel ils se livrent à des travaux d'intérêt public. Enfin, l'attention du Gouvernement s'est portée sur les questions d'orientation professionnelle, d'apprentissage et d'enseignement technique. La main-d'œuvre française était pauvre en spécialistes, trop de travailleurs, même parmi les ouvriers qualifiés, manquaient de formation technique. Le Secrétariat général de la main-d'œuvre recherche à ce problème les solutions les plus efficaces avec le concours de la Direction de l'enseignement technique et du Secrétariat à la Jeunesse.

En Indochine, un arrêté du 18 avril 1941 a institué le Comité Central des Œuvres de Jeunesse et des Sports, divers camps de jeunesse ont été institués, mais ils ne présentent aucun caractère obligatoire, du fait même que les jeunes gens sont toujours soumis aux obligations militaires. L'enseignement technique, si important au moment où le pays s'engage dans la voie d'une industrialisation assez poussée, est en pleine réorganisation. Il nous donnera demain les spécialistes et les ouvriers qualifiés qui manquent à la jeune industrie indochinoise.

***

Il est prématuré de tirer des conclusions précises de cette législation d'attente, élaborée pour faire face aux problèmes les plus urgents. Dans l'œuvre de rénovation en cours, le Maréchal a prévu une réforme profonde de la législation du Travail et de la Prévoyance Sociale dans le double but de simplifier le mécanisme administratif et financier des institutions chargées de l'appliquer, et d'en accroître le rendement.

Le Maréchal tient ses promesses et même, comme il l'a dit, celles des autres. Du travail, qu'il reconnaît comme un droit, il veut aussi faire un devoir et assurer, à la fois, l'exercice de ce droit et la sanction de ce devoir. Pour y parvenir, une révolution profonde était nécessaire afin de rajeunir notre organisation économique vieillie. Le Chef de l'Etat et ses collaborateurs se sont mis à la tâche. L'accueil triomphal que le Maréchal a reçu aussi bien chez les ouvriers de Saint-Etienne, chez les paysans du Béarn ou du Lannemezan que dans les chantiers de la Jeunesse a plébiscité ses efforts. C'est un indice certain du renouveau de la France et de son ascension, lente, mais sûre, vers cette hiérarchie sociale dont il a voulu faire le fondement du régime nouveau.

Robert VANNELL.

NOTE DE L'AUTEUR. — Nous nous excusons auprès de nos lecteurs d'une erreur qui s'est glissée dans notre premier article. L'augmentation de la durée du travail a été réalisée par le décret du 1er septembre 1939. Le texte, que nous avons cité à tort comme réalisant cette mesure, ne porte que sur des aménagements relatifs à la rémunération du travail.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OU ALLONS-NOUS ?

TEL est le problème qui se pose aujourd'hui à nous, à nous qui, dans notre pays lao encore si ignorant, faisons un peu — tout est relatif — figure d'élite.

Un souffle rénovateur passe sur notre vieux pays léthargique, le cœur des jeunes Lao tressaille et leurs yeux se tournent vers un horizon nouveau. Où allons-nous donc ? Vers quel but marchons-nous ?

Il faut le reconnaître : si nos aspirations sont généreuses et si nous sommes pleins de bonnes intentions, notre programme d'action n'est pas encore très précis. Nous savons en gros ce que nous souhaitons mais nous ne le savons pas dans le détail. Ce que nous voulons, c'est une patrie, une patrie lao, une vraie patrie. Et dans cette patrie, nous voulons voir vivre un peuple plus uni, plus instruit, plus actif, plus moderne que nous ne sommes.

Grâce à la France, grâce au grand Pavie, nous avons conservé la terre de nos aïeux. Eh bien ! nous voulons que, sur cette terre de nos pères, naisse un jeune Laos capable de vivre comme doit vivre au XX^{e} siècle un peuple qui ne veut pas mourir. Nous savons que la mort guette notre peuple, que la disparition le menace. Eh bien ! nous ne voulons pas périr. Nous voulons nous défendre, nous voulons nous sauver. Nous voulons que nos fils et nos petits-fils soient encore des Lao dans un pays lao. Voilà ce que nous voulons.

Les événements qui se passent en Europe et ceux qui viennent de s'abattre sur l'Indochine nous ont fait comprendre qu'avant tout un peuple doit être uni. Nous Lao, nous n'avons jamais été unis et nous avons failli en mourir. Notre mot d'ordre sera donc : « Union ». Union de toutes les volontés, de toutes les énergies, de toutes les âmes. Nous devons marcher tous ensemble, coude à coude. Mais pour aller où ?...

Ici nous nous tournons vers la France. Nos aïeux lui ont donné la garde du Laos et la France l'a acceptée. C'est donc vers elle que nous levons les yeux. Nous lui disons :

« France, nous voici. Nous sommes les fils des hommes qui t'ont confié le destin du Laos. Nos aïeux t'avaient donné leur cœur, nous te renouvelons le même serment d'affection. Nous te demandons de ne pas permettre que meure le pays laotien que nos pères t'ont confié. Nous t'apportons des cœurs aussi fidèles que celui que le roi Oun Kham offrit à Pavie. Mais nous t'apportons aussi notre ardent désir de vivre et toute la volonté et toute l'énergie dont nous, jeunes Lao, sommes capables. Aide-nous, guide-nous. C'est avec toi et par toi que nous voulons faire le Laos de demain. Le pays lao est un pays bien pauvre, bien faible et bien ignorant mais il t'aime et il a en toi toute sa confiance. Sauve-le encore une fois. »

Car nous avons cette chance : au milieu de toutes nos incertitudes et de toutes nos hésitations nous avons dans la France une tutrice et un modèle. Où allons-nous ?... Mais il me semble qu'à cette question il nous est maintenant facile de répondre. Puisque la France est notre modèle, nous nous inspirerons de son exemple pour ébaucher le nouveau Laos.

Quand un peuple arriéré est parvenu à la phase où nous sommes, la question de savoir comment il va se moderniser et s'adapter à la vie nouvelle pose un redoutable problème. Tant de fausses manœuvres, tant d'erreurs sont possibles ! Car il ne s'agit pas seulement des progrès mécaniques et des améliorations techniques indispensables à la vie moderne. Ceci n'est qu'un aspect de l'évolution que nous avons à réaliser. Nous avons aussi à choisir la voie dans laquelle nous allons orienter notre modernisation intellectuelle et morale. La vie matérielle des peuples civilisés est aujourd'hui à peu près la même sur toute la surface de la terre : usines, bateaux, avions, radio, etc... fonctionnent de la même façon dans tous les pays du monde. Mais il n'en est pas de même de la civilisation morale et intellectuelle. Dans ces domaines, les peuples sont restés très différents : on ne pense pas et on ne sent pas de la même façon à New-York, à Moscou et à Rome. Pour nous, la question ne se pose pas et aucune indécision ne nous est possible. Puisque nous sommes « marqués » par la civilisation française, puisque nous parlons la langue française, puisque nous avons appris à sentir et à penser comme des Français, nous continuerons dans cette voie que nos pères ont prise.

Le Lao a fait choix d'une mère adoptive, ce choix est irrévocable : le Laos grandira comme l'enfant spirituel de la France.

Où allons-nous ?... Cette pensée n'éveille plus en nous aucune crainte car notre voie nous est toute tracée. Nous ne craignons pas de nous égarer en chemin : la France nous précède et éclaire notre route. En avant donc, jeunes Laotiens ! Sur cette terre du Mékong que nos anciens ont failli perdre, nous bâtirons, nous, la patrie lao.

THAO NITH
Oupahat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Drapeau tricolore et Drapeau annamite

par HA-XUAN-TÊ

Qui pourrait oublier cette stance de l'« Offrande Lyrique » où le grand poète hindou Rabindranath-Tagore écrivait avec ferveur : « Donne-moi la force d'élever mon esprit loin au-dessus des futilités quotidiennes ? »

Comme le poète, qui de nous n'a pas aussi vécu ces fiers instants où les gestes et les rumeurs de la vie nous paraissent si futiles, où notre âme se sent si assoiffée de s'élever ?

C'est que chacun de nous se livre aux activités quotidiennes, s'y complaît et y consacre tous ses efforts, mais conserve en même temps dans un coin de son esprit des aspirations qui ne sont point matérielles, un besoin d'idéal et de grandeur tout mystique. Dans cette dualité des tendances humaines, point n'est besoin d'être philosophe pour constater que *la matière* ne peut donner à l'homme qu'une force qui s'isole, qui s'use, tandis que *l'esprit* lui donne une puissance invincible et permanente. Cependant, les humains sont loin de se rappeler toujours cette vérité. Emportés par les rafales d'un monde en délire, sollicités de toutes parts par des désirs et des profits immédiats, ils oublient trop souvent leur vie spirituelle, et, dans le cadre de la société comme de la nation, ils ne tendent plus vers aucun idéal supérieur. Les « futilités quotidiennes » leur suffisent, et ils n'aspirent pas à s'élever au-dessus d'elles. Le mal est là, profond et tragique.

« La raison première de notre déclin, s'écriait en 1938 le Maréchal Pétain, c'est l'abandon de toute vie spirituelle dans le cadre de la nation, car ce sont les idées et non la matière qui mènent le monde.

« Il ne faut pas se laisser absorber uniquement par la matière au point de négliger la meilleure part, c'est-à-dire les plans supérieurs de la pensée et de la morale, les seuls qui donnent du prix à la vie et une âme à l'action.

« Remettons en honneur les forces spirituelles » (1).

Dénonçant le mal, il faut songer à y apporter un remède. C'est à quoi s'applique le Maréchal Pétain, devenu depuis huit mois Chef de l'Etat français. Dans la grande œuvre du redressement de la France blessée par la défaite militaire, le grand Héros, avec une lucidité extraordinaire, voit tout d'abord le redressement de l'esprit, la résurrection du sentiment d'union et de solidarité dans le cœur ardent de la jeunesse. Ainsi, il ne néglige aucune initiative qui peut donner occasion à des manifestations spirituelles, en premier lieu d'ordre patriotique. Car il sait que dans un pays où le sentiment patriotique s'efface, rien le grand et de durable ne peut se réaliser. Quand l'esprit ne souffle plus, même si l'on se fatigue, son œuvre ne peut être que comme « l'œuvre des crabes de mer qui construisent sur du sable, à la plage de l'Est ».

Mais comment ressuciter l'esprit ? Comment rallumer et entretenir la flamme patriotique . Et c'est ici que nous admirons la grande pénétration psychologique du Maréchal Pétain ; il a su que ce n'est pas par de grandes paroles ou d'éclatantes actions qu'on impose efficacement à la masse. Celle-ci peut être galvanisée pour quelques instants, aveuglée par le spectacle, emportée par l'admiration. Mais fini le feu qui flambe, elle revient rapidement à son ancien état. Pour l'atteindre, il faut au contraire appliquer des « insinuations » laborieuses et patientes, dont l'amplitude arrive jusqu'au tréfonds de l'âme, excite des images, des reflets et des miroitements qui dorment dans les profondeurs de l'homme.

***

Ces images et ces symboles... Je pense à ces effigies, à ces mille petites choses que les hommes conservent avec amour, regardent avec ferveur... Une photo qu'on porte dans un cœur d'or, une touffe de cheveux gardée dans les parfums, un souvenir, une relique, il n'est pas que les gens romanesques pour en prendre soin, pour y attacher une grande importance. Personne n'échappe à la magie des symboles. Même les petits enfants.

Je me rappelle avoir lu un certain nombre de copies classées parmi les premières à un Concours Général de composition dans les Ecoles primaires d'Annam, il y a quelques années. Comme sujet, on avait donné à décrire « le portrait de S. M. l'Empereur » accroché dans toutes les classes. Les candidats étaient des enfants de dix à quatorze ans. Certaines phrases, certains passages de ces copies sont empreints d'une spiritualité, d'un patriotisme qui nous étonne de la

(1) Paroles prononcées par le Maréchal Pétain le 19 novembre 1938, à Metz, où il présidait les fêtes données à l'occasion du XX[e] anniversaire de l'entrée, dans la ville, des troupes françaises.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

part de jeunes cerveaux n'ayant pas franchi le seuil de l'enfance. Ils ont compris le langage muet des images. Ils ont même saisi le sens hautement symbolique de la Personne Royale. Et la candeur, la naïveté avec laquelle s'expriment ces esprits qui n'ont pas été encore faussés par les enseignements et la propagande, nous intéresse vivement, car c'est la voix même des traditions que nous croyons entendre.

C'est cette voix aussi qui résonne quand les fils d'Annam, les grands et les petits, assemblés autour de la lampe familiale, se racontent les anecdotes de la Patrie en contemplant un timbre-poste ou une couverture de cahier d'écolier où sont destinées les effigies de l'Empereur Bao-Dai, de l'Impératrice Nam-Phuong ou du prince Bao-Long...

C'est une voix pareillement fervente qui monte dans le Ciel de l'Empire français, lorsque, à l'ombre du drapeau tricolore, les hommes murmurent le nom du Maréchal Pétain, sauveur de la Patrie, en regardant ses portraits suspendus au mur ou ses effigies vendues un peu partout. C'est que l'homme a besoin de croire à des symboles, qu'il aime que les idées s'incarnent en des êtres ou en des choses. C'est que nous avons besoin d'un homme en qui nous pouvons mettre toute notre confiance, qui nous représente devant l'Histoire, et qui saura réaliser nos aspirations.

S'adressant au Maréchal Pétain, le Cardinal Gerlier, Primat des Gaules, Evêque de Lyon, a pu dire : « ... les appels vibrants de la foule d'abord multiples se fondirent bientôt en deux seuls cris : « Vive Pétain ! Vive la France ! » Mais il n'en était qu'un seul, car Pétain est la France, et la France d'aujourd'hui est Pétain ». Le vénérable Maréchal est donc devenu l'image vivante de la Patrie autour de laquelle se groupent tous les espoirs, derrière laquelle se range, confiante, la foi patriotique de la nation entière.

***

Mais, malgré son grand prestige, un homme ne peut symboliser toute l'Histoire. Pour entretenir dans la masse un ardent sentiment de la Patrie, il faudrait montrer un symbole qui puisse évoquer davantage tout un long passé vécu en commun, toutes les péripéties de la race. Ce symbole ne pourrait être autre que le drapeau. Chaque pays a son drapeau et son hymne national, que les habitants conservent avec amour, qu'ils gravent au plus profond de leur cœur. Drapeau et hymne représentent la Patrie : ils vivent avec les « eaux et les montagnes », avec l'Histoire de la race ; ils partagent les minutes douces ou amères avec la nation dans ses périodes de prospérité ou de décadence ; ils sont l'âme du pays, le « bloc d'amour », diraient nos poètes, qui unit tous ses enfants, la voix qui rallie le peuple et entretient l'union nationale.

Dans les guerres de jadis, où l'on se battait bien souvent pour des idées et des symboles, le drapeau guidait véritablement l'âme des combattants. Au plus fort des engagements, le premier soin des guerriers était de s'emparer du pavillon adverse, ou des citadelles ennemies sur lesquelles ils s'empressaient de hisser leurs couleurs. Et, pour un général, nulle honte n'était comparable à celle qu'il éprouvait lorsque, malgré sa vaillance, il devait voir son étendard tomber entre les mains des ennemis. On pourrait dire que les soldats combattaient pour leur drapeau. Le Roi Henri IV ne disait-il pas à ses troupes : « Ralliez-vous à mon panache blanc » ? Et le Roi Lê-Loi ne proclamait-il pas à ses hommes : « Nous allons hisser l'étendard de l'indépendance » ?

Plus près de nous, en 1918, il suffit que les émouvantes reliques déchirées par la mitraille et les obus défilassent sous l'Arc de Triomphe pour que la foule se recueillit et pleurât.

Le drapeau renferme donc un « symbolisme » sublime et exaltant, et celui qui le regarde d'un cœur fervent voit tout un monde aboli renaître dans son âme, doucement envahie par la marée montante des souvenirs et des associations d'idées ; il y voit les figures des héros et des martyrs de son pays ; il y voit également les mots qui dictent son devoir envers la Patrie.

Et c'est ici que nous admirons le sens psychologique singulièrement averti du Maréchal Pétain, et pour notre pays, de l'Amiral Decoux, qui ont prescrit d'inclure dans le déroulement quotidien de la vie scolaire le rite solennel du Salut aux Couleurs. En effet, rien ne complétera mieux l'enseignement magistral des leçons de morale et d'instruction civique que cette cérémonie quotidienne. Elle aide à concrétiser, à matérialiser, par un geste tangible et régulier, les notions de Patrie et de Nation qui jusqu'ici ne sont enseignées aux élèves qu'assez rarement et sous une forme purement abstraite. D'ailleurs, le sentiment de la Patrie, l'amour du pays, quelle voix plus persuasive et plus agissante, quel symbole plus pur et plus haut que le drapeau national l'inspireront ?

Pour entretenir et raviver dans l'âme des jeunes générations la haute flamme du patriotisme, les leçons des maîtres ne sauraient se passer d'un rite tel que le salut du drapeau, comme elles ne sauraient aussi se passer des actes comme la visite des monuments historiques et le pèlerinage aux vestiges du passé national.

Car, de même que le drapeau, les monuments et les vestiges historiques ont le pouvoir d'éveiller dans l'âme des images et des souvenirs qui exaltent le chaud sentiment de la Patrie. Le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grand historien français Michelet écrit quelque part que devant l'Arc de Triomphe, il a rêvé de connaître l'histoire non pas seulement de l'Empereur Napoléon et de ses maréchaux, mais du grand peuple obscur, dont les souffrances et l'héroïsme sont la substance du monument. Que rêveraient de connaître les Annamites qui contemplent la porte monumentale du Ngo-Môn ou le tombeau de Gia-Long ou de Minh-Mang ? Certainement aussi, bien des choses.

Ainsi, il serait souhaitable, avec la cérémonie quotidienne du salut au drapeau, d'organiser aux écoles de fréquentes « promenades » ou même de fréquents voyages au cours desquels les élèves pourraient visiter les monuments historiques classés parmi les plus beaux et les plus caractéristiques du pays.

***

Ces images et ces symboles... Comme ils parlent à nos esprits ! Dans les lignes d'un monument comme dans les plis d'un drapeau, nos âmes ferventes croient voir toute une succession de glorieux souvenirs et de vastes espoirs !

Dans une vibrante allocution prononcée récemment à l'occasion de la cérémonie inaugurale du salut aux couleurs au lycée Khai-Dinh à Huê, le Chef du Service de l'Enseignement en Annam, M. Lafferranderie, a défini d'une façon lumineuse le caractère symbolique des drapeaux français et annamite. Que nous disent-ils, ces emblèmes sacrés de la Patrie ?

« Le drapeau annamite, dit M. Lafferranderie, évoque l'expansion laborieuse et tenace du peuple d'Annam, avec ses héros nationaux comme Trung-Trac, Ngô-Quyên, Lê-Loi, Nguyên-Anh.

« C'est le drapeau d'un peuple plein de sagesse qui, à travers les siècles, a toujours mis au premier rang des devoirs la piété filiale manifestée au delà de la mort dans le culte des ancêtres.

« C'est encore le drapeau d'une race de tout temps éprise de la beauté des lettres et des arts et dont l'esprit s'est ouvert largement aux sciences occidentales sous l'influence de la culture française.

« Le drapeau français, lui aussi, est le drapeau d'un peuple vaillant et chevaleresque qui a eu ses héros « sans peur et sans reproche » : les Vercingétorix, les Jeanne d'Arc, les Bayard, les La Tour d'Auvergne, les Hoche, les Gallieni et Joffre, et Foch, et Philippe Pétain.

« C'est le drapeau d'un peuple assoiffé de savoir et d'idéal, qui s'enorgueillit de compter parmi ses enfants plusieurs des plus grands esprits et des plus nobles figures de l'Humanité : le roi Saint Louis, Saint Vincent de Paul, Descartes, Lavoisier, Pasteur et tant d'autres.

« Suivant un mot prophétique, ses trois couleurs ont fait glorieusement le tour du monde, soutenues par des pionniers ardents, généreux et compréhensifs qui savaient se battre mais préféraient la paix à la guerre. Sur tous les coins de terre où elles flottent, elles attestent le libéralisme foncier de la France, son respect sincère des traditions, sa volonté de créer au lieu de détruire, son sens profond de la fraternité des races et des hommes.

« Rapprochées par les circonstances, unies aujourd'hui « pour le meilleur et pour le pire », les couleurs de nos deux pays symbolisent l'étroite amitié franco-annamite : elles sont le gage de la concorde et de la solidarité féconde des deux nations... ».

L'Annam est maintenant une partie intégrante de l'Empire français. Les deux destins de l'Annam et de la France sont devenus si profondément, si sincèrement liés l'un à l'autre, que le patriotisme annamite se confond déjà avec le patriotisme français. C'est pourquoi tous ceux, Annamites et Français qui vivent en commun sur la terre d'Annam, acceptent leur double devoir envers la Patrie. Dans le cœur de chacun, nous croyons entendre les airs de la *Marseillaise* et du *Dang-dàn-cung* mêler leurs notes et leurs accords, nous croyons voir deux drapeaux, le tricolore et le jaune d'or, marier leurs images et leurs couleurs.

Désormais, chaque matin, la jeunesse des écoles verra s'élever au-dessus de sa tête les deux emblèmes sacrés de la Patrie franco-annamite, dont la vue lui rappellera l'âme de la Nation, ainsi que les bienfaits de la France, la pérennité de sa race et le respect dû à son Roi qui préside aux destinées nationales.

Dans ces temps où « la matière mène le monde », où « toute vie spirituelle semble abandonnée dans le cadre de la Nation », comme il est réconfortant de voir restaurer les notions de Famille et de Patrie et de voir remettre en honneur la valeur morale des images et des symboles ! Les civilisations meurent, les traditions se dissolvent, et nos origines baignent dans la nuit. Le temps, le désordre, la violence, l'oubli, ont raison de tant d'espérances, de tant d'efforts renouvelés. Cependant, malgré tout, notre passé national ne peut être pas mort. Il dort dans un coin de notre conscience. Il suffit d'une image, d'un symbole, pour le réveiller avec tout son cortège de souvenirs, et avec ce sentiment mystérieux et tendre que nous appelons l'amour de la Patrie.

Ces images et ces symboles : les effigies des grands hommes de l'histoire, le drapeau national, il faudrait que les générations montantes les contemplent le plus souvent possible et en comprennent tout le sens. C'est un geste, un rite plutôt, — qui rentre dans l'éducation de l'âme et du cœur.

HA-XUAN-TÊ.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'EFFORT FRANÇAIS EN INDOCHINE

Visite au Pays noir



Les Charbonnages du Dông Triêu

DEPUIS vingt-cinq minutes la draisine me secoue les tripes et le cerveau ; la draisine, cette étonnante plate-forme qui vous lance à cinquante à l'heure sur l'étroite voie de 60 et qui sursaute et tressaute sans arrêt au rythme de son moteur à bruit de mitrailleuse.

Enfin la gare ! Etourdi, un peu sourd, je serre la main au bon géant qu'est M. Blu ; en l'absence de M. Vuichard, Ingénieur en Chef du Fond, M. Blu va me faire visiter la mine, pardon ! une des mines : « Clotilde-Louise ». Elle est en face, à portée de la main, mais nous devrons encore voyager un peu, car on n'entre pas... par la sortie, et c'est la sortie que j'ai devant moi. Nous montons à cheval et par des sentiers montueux, nous nous dirigeons vers un « ventilateur », celui de la couche 2, à 305 mètres d'altitude. Car il faut vous dire qu'à « Clotilde-Louise » si la mine est souterraine, elle est pourtant au-dessus du niveau de la plaine ; le charbon est dans la montagne, on perfore la montagne pour le prendre ; c'est ce qu'on appelle une exploitation « en amont pendage », qui permet l'évacuation du charbon et des eaux par gravité ; au contraire, si l'exploitation a lieu au-dessous du niveau de la plaine, elle est dite « en aval pendage » et alors elle exige la remontée mécanique des eaux et du charbon.

Revenons à notre ventilateur (qui aspire l'air chaud des galeries afin d'établir un courant d'air frais venant du bas). Nous entrons par un « sas », c'est-à-dire par une double porte destinée à permettre qu'on passe sans créer de rentrée d'air. Nous sommes dans le « travers banc » de tête au bout duquel se trouve la couche 2, dans le plan de quoi s'ouvre une large et longue galerie descendante ; de part et d'autre de cette galerie s'étagent d'autres galeries horizontales qui conduisent ou desservent les « tailles » ; c'est du « travers banc » que partent les galeries, des galeries que partent les « tailles », et c'est encore le « travers banc » qui récoltera et transportera tout le charbon jusqu'à la sortie ; relativement étroit en haut de la mine, en bas il a la largeur d'une grande rue.

Me voici donc dans le « travers banc » ; et je ne vois absolument rien qu'une espèce de brouillard autour des deux lampes de mineur que nous avons emportées. Il me faut un moment pour habituer mes yeux, encore pleins de soleil, à cet érèbe. J'y parviens ; je distingue à présent les parois noirâtres et les flaques d'eau sombre. Nous prenons à gauche, une des

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ci-contre :

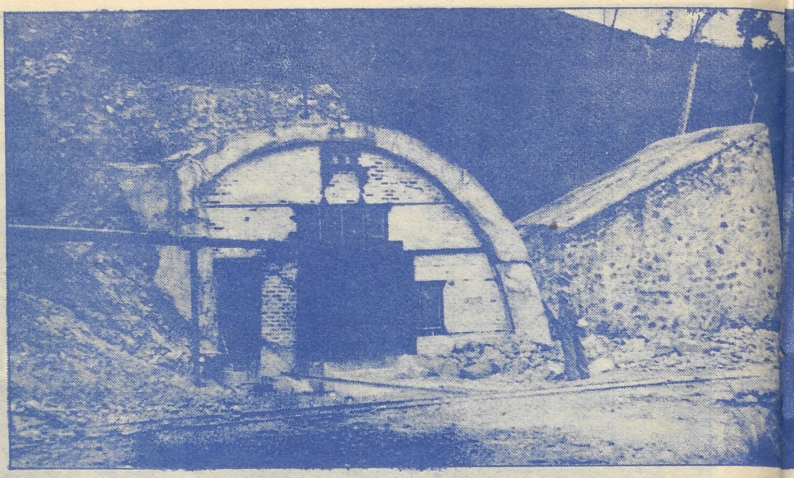
MINE « CLOTILDE ». — LE VENTILATEUR ASPIRANT DE 80 CV. DU NIVEAU 275.

Ci-dessous :

MINE « CLOTILDE ». — LE DESCENSEUR A CHAINE EN ARRÊT.

MINE « CLOTILDE ». — LE DESCENSEUR A CHAINE EN FONCTIONNEMENT.

MINE « CLOTILDE ». — L'ARRIVÉE DU DESCENSEUR A CHAINE.









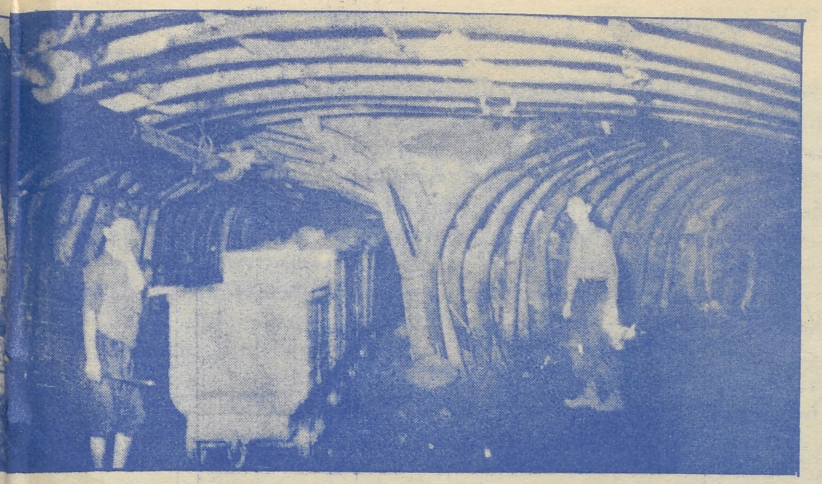
galeries de la couche 2, une « voie de préparation » destinée à desservir des tailles prochaines, quand les tailles actuellement en travail seront abandonnées ; nous poussons jusqu'à un « avancement » en cul-dé-sac, où il fait diablement chaud, car le courant d'air créé par le ventilateur ne peut pas y passer. Demi-tour... et nous voici en tête d'une « taille ».

Une taille ? soit une espèce de cheminée oblique, le long de quoi travaillent des hommes et sont agitées des lumières. Sur un côté les hommes s'escriment du pic, de la pelle ; sur l'autre s'allonge une glissière métallique appelée « couloir ». Les hommes sont par équipes de trois ou quatre, et chaque jour ils abattent le charbon sur la longueur d'une « longrine », c'est-à-dire 5 mètres. La longrine est soutenue par quatre « butons » (ai-je besoin de dire que c'est en bois ?) perpendiculaires à la couche ; si celle-ci, donc, est inclinée, et c'est le cas le plus fréquent, les butons ne sont pas placés selon la verticale ; on en voit qui sont presque horizontaux. La couche est comprise entre un « toit », qui est de schiste, et un « mur », également de schiste. Quelquefois un accident géologique, ne se contentant pas de mettre la couche de travers, l'a complètement renversée ; alors on a le mur sur la tête et le toit sous les pieds.

J'ignore si cette caractéristique s'applique à la taille où je vais descendre, mais ce que je vois c'est qu'entre glissière et mineurs il y a ma place, tout juste, et qu'entre haut et bas il n'y a pas le tiers de ma propre hauteur ; enfin c'est diablement penché. Il s'agit pourtant d'un « chantier plat », c'est-à-dire dont la pente ne dépasse pas trente degrés. Plus incliné, ce serait un « chantier pendu ». Au-dessus de 70° d'inclinaison, on serait dans un « chantier en dressant ». Quoi qu'il en soit je veux être pendu, moi, si je puis entrer ma grande carcasse dans ce boyau, même en la pliant à toutes les jointures.

Je n'essaverai point : à l'exemple de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Ci-contre :

MINE « CLOTILDE ». — UN CROISEMENT AU FOND.

Ci-dessous :

MINE « CLOTILDE ». — UN TRAIN DE BOIS.

MINE « CLOTILDE ». — UN TYPE DE GALERIE A SOUTÈNEMENT MÉTALLIQUE.

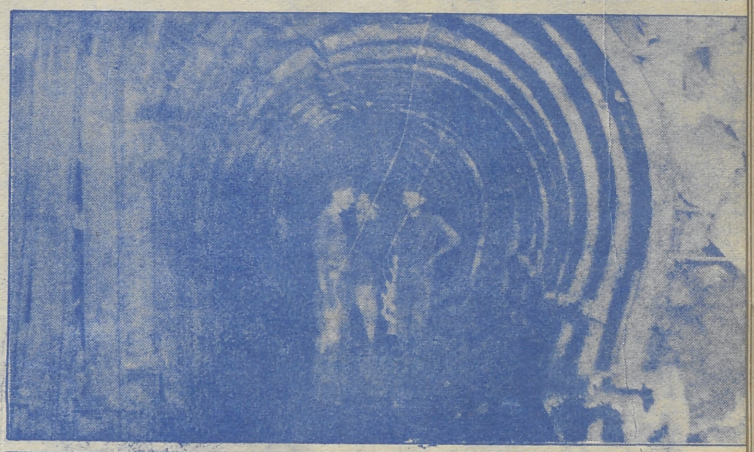
MINE « CLOTILDE ». — UN TÉLÉPHONE DE FOND.

M. Blu (on a souvent besoin d'un plus grand que soi !) je m'insinue, pieds en avant, marchant, si j'ose dire, sur les mains et sur le derrière. A côté de moi passent en grondant sur la glissière les pelletées de charbon ; poussière et morceaux ne se gênent pas, de temps à autre, pour sauter ; sous mon postère, sous mes mains malhabiles, sous mes pieds mal placés, le sol charbonneux, ébouleux, mouillé, se dérobe ; je glisse plutôt que je n'avance et je fais sans doute l'étonnement des mineurs tranquilles, menus, qui travaillent accroupis. L'eau goutte de partout, fait avec le charbon brisé une sorte de bouillie granuleuse et noire, qui m'entre dans les chaussures, dans les poches, dans le cou.

La taille a cent mètres de long. Tournant vers moi un visage tout maculé — moi-même je dois être joli ! — M. Blu m'explique qu'une taille longue est considérée comme un avantage et qu'à ce point de vue l'exploitation en Indochine n'est pas du tout retardataire. Toutefois, dans les chantiers pendus on est obligé de réduire la taille à 35, 40 ou 50 mètres.

Nous arrivons au bout de la nôtre. Je peux me redresser, m'étendre en hauteur dans une galerie qui nous mène à une « tête de plan ». Le « couloir », en effet, est de dimensions réduites, juste suffisant pour une taille ; dans la galerie où aboutissent plusieurs tailles, l'abondance du charbon veut un autre système d'évacuation. Il en est de deux sortes : le « plan » et le « descenseur ». Le plan que j'ai sous les yeux est dit « à bennes directes » ; des câbles descendent les bennes pleines, remontent les bennes vides. Le descenseur est en somme un plan incliné sans benne, à chaîne régulatrice munie de palettes métalliques transversales qui servent de godets ; le charbon ne glisse pas, comme il fait dans les « couloirs » : il est entraîné ; ajoutons, puisque nous en sommes là, que les chaînes sont devenues introuvables à la colonie, et qu'à la mine on les remplace à présent par des câbles, également munis de palettes transversales : ajoutons encore







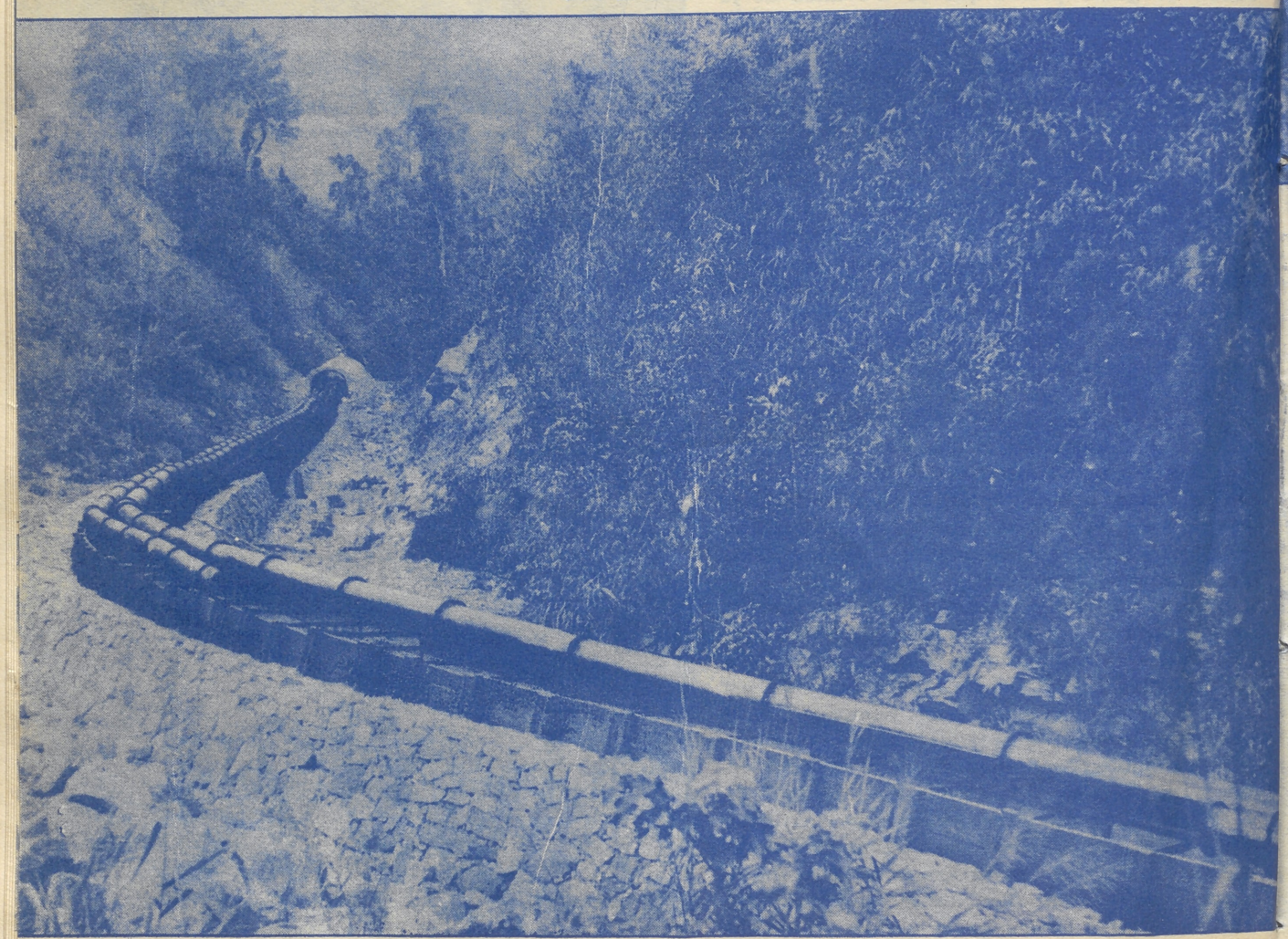
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

que les « couloirs » trop peu inclinés sont du type oscillant, dont les secousses rythmiques suppléent à l'insuffisance de l'écoulement par gravité.

Mais je n'ai guère le temps de réfléchir, je gribouille dans le noir quelques notes en mon calepin déjà humide et maculé, et me voici, après passage dans un cul-de-sac à chaleur étouffante, devant une autre taille où je m'engage, toujours les pieds devant et le derrière comme point d'appui. C'est une taille récente, certains endroits sont encore sans boisage, d'autres en cours de boisage. Récente ? peut-être pas, mais en déplacement ; cela mérite explication. Supposons le cas normal : une taille de cent mètres, soit vingt longrines ; quand la ou les équipes auront atteint la dernière longrine, la taille aura été débarrassée de son charbon sur la largeur d'une havée ; alors on attaquera la havée suivante sur toute la longueur, avec des boisages nouveaux, un nouvel emplacement de « couloir » ; l'espace devenu libre est libéré progressivement de ses étais, et le « toit » en est « foudroyée », c'est-à-dire qu'on le brise volontairement, au pic ou à l'explosif, et l'éboulement comble peu à peu le vide laissé par le charbon enlevé. Ainsi une taille, d'abord percée en longueur, se déplace ensuite latéralement, en suivant la couche, et les emplacements qu'elle a d'abord occupés sont successivement comblés par éboulements artificiels. Nous verrons, dans un autre reportage, que cette méthode par « foudroyage », employée dans presque toutes les mines d'Europe, peut être remplacée par une autre, dont je toucherai quelques mots.

Encore une taille, où fonctionne une « haveuse » ; c'est une machine pesant deux tonnes, étroite (sans quoi elle ne passerait pas dans les tailles), de 2 m. 60 de longueur et munie d'un bras plat qui se cale à angle droit ; la haveuse se déplace par halage sur un câble à l'aide d'un treuil qu'elle actionne elle-même, tandis que le bras, armé d'une chaîne portant

MINE « CLOTILDE ». — CONDUITE ET CANIVEAU CAPTANT L'EAU DANS L'ARROYO POUR ÉVITER SON INTRODUCTION DANS LA MINE.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



LE PONT COURBE DU KM. 12. ENTRE LA MINE « CLOTILDE » ET UONG-BI, VU DE L'ARROYO.

des pics fins et durs, qui tourne rapidement, attaque la couche à la base et la scie, à plat, sur une profondeur pouvant aller jusqu'à 1 m. 50. Derrière la haveuse, le travail de la couche ainsi coupée à la base est grandement facilité. Inutile de dire que cette introduction du machinisme dans l'abatage rend moins pénible cette opération et augmente le rendement. Autre avantage : elles économise l'explosif. Ceci est précieux, en ce moment surtout, on devine pourquoi, aussi pour une autre raison : les explosifs durcissent la veine, c'est un phénomène bien connu des mineurs ; or, dans le bassin du Dong-triêu le charbon est déjà très dur, nous le verrons plus loin.

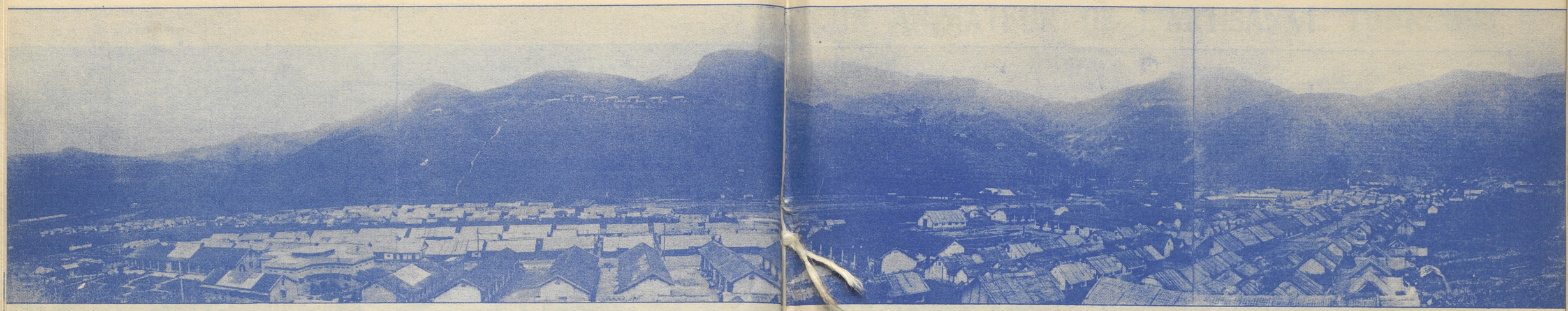
Toutes réflexions que je n'ai faites qu'après, car, sur les lieux j'étais en mauvaises dispositions pour réfléchir : afin que je voie mieux le travail de la haveuse, on m'avait mis en-dessous, du côté du bras ; et je ne pouvais m'empêcher de penser que cette diablesse de machine ne tenait qu'à un fil (un câble, il est vrai), qu'elle pesait deux tonnes, et que je n'eusse, moi, pas pesé lourd si le câble avait cassé !

Ça n'arrive d'ailleurs pour ainsi dire jamais.

Nous passons à présent dans les galeries où l'effet d'écrasement est visible et impressionnant : grosses ferrures tordues, madriers brisés comme allumettes. C'est l'éternel travail à la mine : réparer, refaire les étais ; cela demande une attention continuelle. D'autres galeries semblent définitivement formées et maintenues. Seule, l'eau les abîme. J'en ai reçu beaucoup sur le corps, au cours de ma visite. Quand il m'arrive une grosse goutte sur les lèvres, je la trouve salée. « Non, me dit M. Blu, elle est acide ; c'est une eau qui a passé sur des pyrites de fer, elle est sulfurique ». Et, de fait, je vois partout les fers rapidement attaqués ; dans la mine, une grosse tôle de six millimètres peut ne pas durer trois mois, cela dépend de l'égouttis.

Enfin, après passage au pied du plan, nous voici dans une voie de base pour l'évacuation du charbon, voie large, solidement assise et voûtée, où l'eau s'écoule en de gros caniveaux recouverts de dalles en ciment. Deux lignes de voie ferrée suivent cette artère, où les trains de bennes sont traînés par des câbles, sans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



VUE GÉNÉRALE DU VILLAGE MINIER DE LA « MINE CLOTILDE ». — *Au premier plan, à gauche :* L'HOPITAL. — *Au fond, sur les mamelons :* LES VILLAS DU PERSONNEL EUROPÉEN.

personne pour les conduire. Le débit habituel du quartier que nous venons de voir est d'une berline (environ une tonne) à la minute. Quand toutes les tailles donnent, l'évacuation est de l'ordre de quatre-vingt-dix berlines à l'heure. De l'autre côté du « travers banc », une galerie pareille dessert la partie Est de la mine (j'ai visité, moi, la partie Ouest). En passant, j'admire le travail silencieux du treuil électrique qui enroule et déroule indéfiniment le câble sans fin des bennes.

Du côté que j'ai visité, le traînage par câble a 1.600 mètres de long (soit 3.200 mètres de câble d'une seule pièce). De l'autre côté, le traînage a 1.500 mètres de long

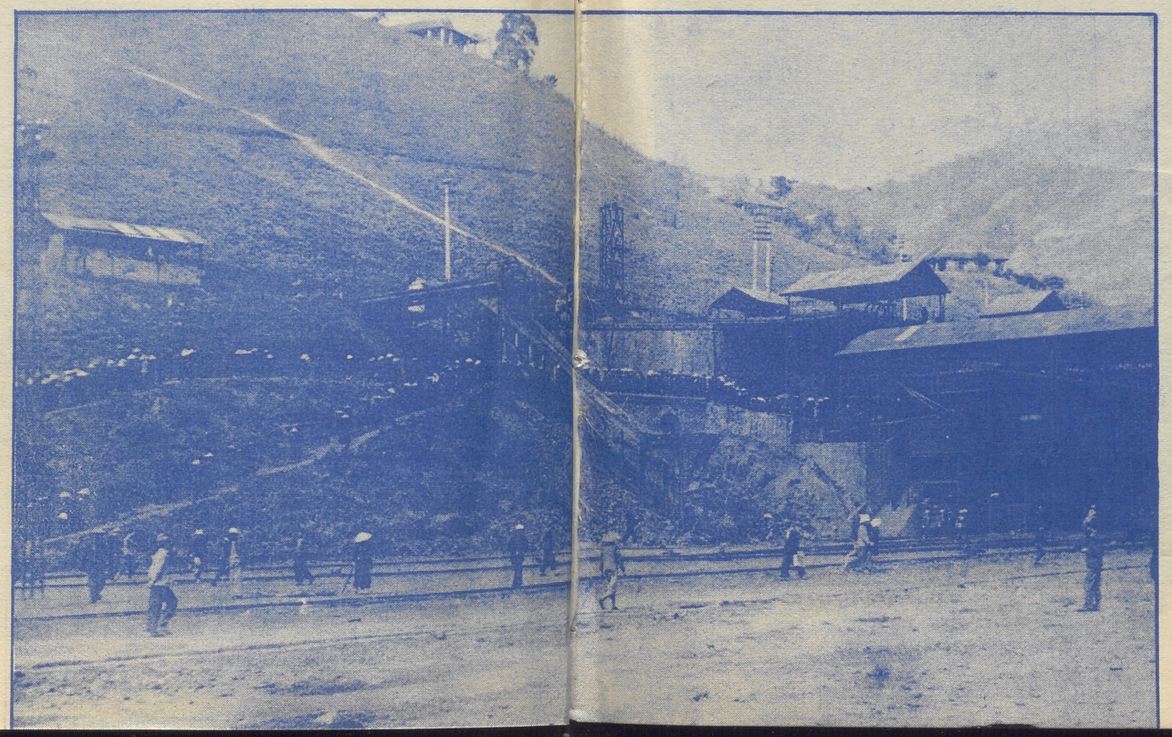
Enfin le « travers banc » nous recueille, où roulent les trains de berlines amenés des deux côtés par les voies de traînage : 1.400 mètres (soit 2.800 mètres de câble) où les trains circulent tout seuls, à raison de 60 à 80 cm. à la seconde. Un ouvrier de surveillance tous les 200 mètres suffit.

Je vois poindre le jour : sous moi, sur moi, l'eau ruisselle ; je m'appuie aux bennes qui passent, au mur qui suinte. je n'en peux plus, je ne sais combien j'ai fait de kilomètres, sur mes pieds et autrement, mais ça fait trois bonnes heures que je marche et glisse. Depuis longtemps ce n'est plus dans le noir, car toutes les parties basses de la mine, toutes les voies de traînage sont éclairées à l'électricité ; mais que ce soit gai, gai... eh bien ! non ! J'ai éte prodigieusement intéressé mais je ne me sens pas une âme de mineur.

A présent le soleil m'éblouit. Tant mieux, cela me donnera le temps de m'habituer à me voir tel que je suis : pieds noirs, culotte noire, caleçon noir, etc... je m'arrête pour ne pas être inconvenant.

Il me faut à présent vous donner une idée de l'importance de la mine « Clotilde-Louise », dont je n'ai visité qu'une partie et qui ne fait elle-même qu'une petite partie du gisement tout entier. A Clotilde-Louise on connaît actuellement sept couches de charbon : la couche 1, de 0 m. 50 d'épaisseur seulement et qu'on n'exploite pas pour le moment ; la couche 2, de 1 m. 80 d'épaisseur ; la couche 3, de 1 m. 20 ; la couche 4, de 3 m. 50 ; la couche 5, de 8 mètres en trois sillons, c'est-à-dire une couche colossalement riche ; la couche 6, de 3 m. 50 ; enfin la couche 7, sur laquelle je n'ai pas de renseignement précis. Ce que j'ai visité, fragmentaire d'ailleurs, c'est une partie de l'aile Ouest de la mine ; il existe une aile Est, en exploitation, et presque aussi importante. Mais la mine « Clotilde-Louise », elle-même n'est qu'un point de l'immense bassin houillier du Dông-triêu. Les concessions reconnues mais encore inexploitées : « Désespoir », « Thérèse », « Françoise », « Hasard », « Willy », « Pierre », « Ferdinand », « Adrien », « Espoir » et « Saladin » forment avec « Clotilde-Louise » un bassin énorme, au-dessus du niveau du sol, et qui est de l'ordre de soixante millions de tonnes reconnues, et certainement bien davantage en profondeur, c'est-à-dire comparable, à surfaces égales, aux bassins du Nord et du Pas-de-Calais.

LA REPRISE DU TRAVAIL : CRIBLAGE DE « CLOTILDE »



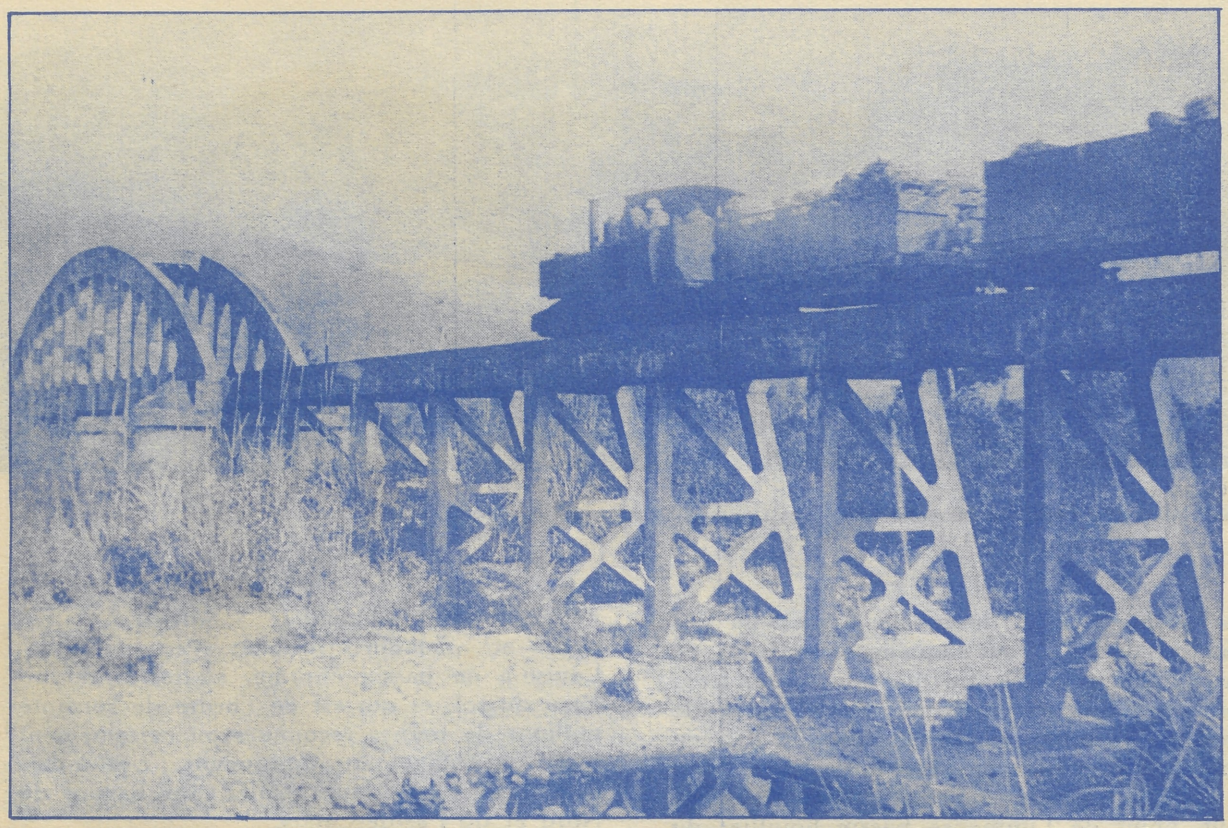
Le charbon de ce bassin prodigieux est de toute première qualité : c'est un « peranthracite », ou anthracite très pur et très dur contenant de 85 à 90 % de carbone fixe ; il est plus pur que le meilleur anthracite anglais. Il est extrêmement pauvre en matières volatiles ; aussi la mine est-elle absolument dépourvue de grisou, on y circule avec des lampes à flamme libre. L'anthracite du Dông-triêu est difficile à allumer, comme tous les charbons maigres ; il brûle entièrement, dégageant beaucoup de chaleur et ne laissant que très peu de résidus. Son emploi tout désigné est le chauffage des foyers domestiques (chauffage central, salamandres, etc...), pourquoi il est si excellent que, malgré la charge d'un transport lointain et coûteux, il était très demandé en France avant la guerre. On l'utilise avec fruit, à cause de sa grande pureté, dans la réduction des minerais métallurgiques. Enfin, avec des grilles spéciales et un certain réglage d'air il est aujourd'hui couramment employé comme combustible de chauffe industrielle.

L'anthracite du Dông-triêu est si beau de grain, si pur, si dur, qu'on peut le soulpter et le polir tel un marbre noir. J'ai vu à Uông-bi des objets sculptés, polis, brillants, de facture artistique, qu'on aurait dits de jais, et qui étaient de charbon.

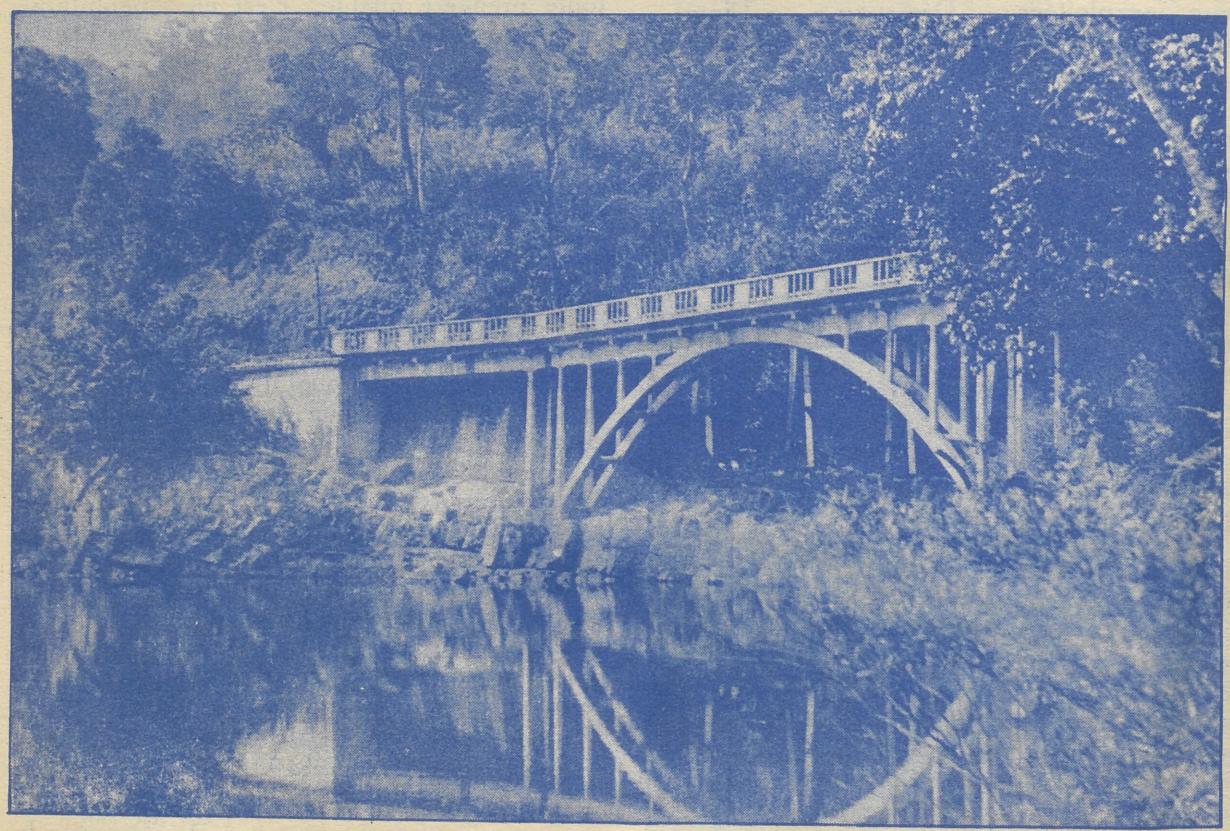
PAUL MUNIER.

(à suivre)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le pont en béton armé, dit « Parabolique », du km. 9, entre la Mine « Clotilde » et Uong-bi.



Le pont courbe du km. 12, entre la Mine « Clotilde » et Uong-bi.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UN ANIMATEUR DE L'ARTISANAT TONKINOIS

S. E. le Vo-Hien
HOANG TRONG PHU

S. E. Hoang-trong-Phu est le descendant d'une illustre famille. Il est le fils de S. E. Hoang-cao-Khai, ancien Kinh-Luoc du Tonkin et Régent de l'Empire d'Annam.

Il débuta dans la carrière mandarinale le 23 octobre 1895, à l'âge de 24 ans, en qualité de Bang-ta au Conseil du Co-Mât.

En octobre 1896, il fut appelé à continuer ses services au Tonkin, en qualité de Bang-ta au bureau du Kinh-Luoc.

Chargé de la direction de l'Ecole des Hâu-Bô, fonctions qu'il exerça jusqu'en janvier 1903, il fut promu Tuân-phu honoraire le 23 août 1897, puis désigné pour faire partie de la Mission du Tonkin à l'Exposition Universelle de Paris de 1900.

A son retour, il fut nommé Tông-dôc honoraire le 9 février 1902, puis Tông-dôc titulaire le 4 janvier 1904.

Appelé à remplir les fonctions de Tuân-phu, puis de Tông-dôc de Bacninh en 1903 et en 1904, il fut désigné en 1907 comme Tông-dôc de la province de Hadong, poste qu'il occupa jusqu'en 1937, date à laquelle il demanda à prendre sa retraite.

Dès l'année 1913, il avait été élevé à la dignité de Thai-tu Thiêu-bao (Vive-gouverneur du Prince présomptif). En 1934, il fut nommé Vo-hiên-diên Dai-hoc-si (Grand Chancelier 3e Colonne de l'Empire), en 1937, Cô-vân nguyên-lao (Conseiller Vénérable de l'Empire).

Ce n'est pas dans le cadre d'une courte notice biographique qu'on pourrait décrire toute l'activité inlassable dépensée, au service de la France et de l'Annam, par ce haut mandarin doué des plus hautes qualités d'intelligence et de cœur. A la tête de la province de Hadong, devenue, grâce à lui, la première province artisanale du Tonkin, comme au sein des plus hautes assemblées locales et indochinoises où il fut appelé à siéger, partout S. E. Hoang-trong-Phu apporta à l'Administration du Protectorat le concours de sa haute clairvoyance et de sa profonde connaissance des choses et des hommes de ce pays. La citation suivante du « Du » de S. M. Bao-Dai du 23 novembre 1933, qui l'éleva au grade de Vo-hiên-diên Dai-hoc-si, résume d'ailleurs admirablement ce que fut sa longue carrière :

« Son éloge n'est plus à faire. Par ses avis « éclairés, son action et son influence personnelle, il n'a cessé de rendre à la Monarchie « et au Protectorat les services les plus émi- « nents, sachant favoriser la rénovation pro- « gressive du peuple tout en restant fidèle aux « traditions nationales. »



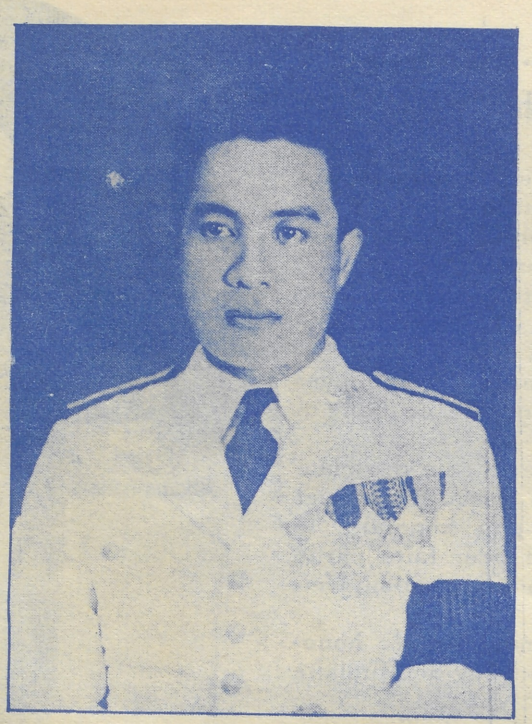
S. E. le Vo-Hien HOANG TRONG PHU

S. E. le Vo-hiên Hoang-trong-Phu est Grand Croix de la Légion d'honneur, Grand Officier de l'Ordre Impérial du Dragon d'Annam et de l'Ordre Royal du Cambodge, et Officier de l'Instruction Publique. Il est titulaire de la Plaquette en Or et du Kim-Khanh de 1re classe.

Bien qu'à la retraite, S. E. Hoang-trong-Phu continue à apporter son concours éclairé à l'Administration en sa qualité de Vice-président du Conseil privé et du Conseil de la Petite Industrie, de Membre du Conseil de Gouvernement et du Protectorat.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX (Cambodge)



M. NHIEK TIOULONG
Chauvaikhêt de Kompong-Cham

Né le 23 août 1910, à Phnom-penh, M. Nhiek-Tioulong est fils de l'Oknha Nhiek, ancien Gouverneur de la province de Choeung-prey.

Après d'excellentes études françaises au Lycée Chasseloup-Laubat, M. Nhiek-Tioulong fut admis dans l'Administration cambodgienne en qualité d'Anouc-Montrey de 2e classe.

Appelé au début de sa carrière à seconder les Gouverneurs provinciaux, il se fit remarquer par une grande capacité de travail, une intelligence vive et une solide instruction.

Il accéda de bonne heure aux fonctions de chef de province par sa nomination, avec l'agrément de Sa Majesté défunte, en qualité de Chauvaikhèt de Pursat. Au cours de son séjour dans cette province, il s'attache d'une façon toute particulière à donner des preuves concrètes de sa sollicitude aux populations arriérées de la haute région, dont il parcourut à maintes reprises et sans souci d'un climat très malsain les districts les plus éloignés.

Cependant ses qualités professionnelles le désignaient déjà malgré sa jeunesse pour un poste plus important. C'est ainsi qu'il fut appelé par la confiance du gouvernement royal à prendre bientôt la direction de la province de Kompong-cham, où sa personnalité agissante ne tarda pas à obtenir d'excellents résultats.

Ce jeune gouverneur est titulaire du Monisaraphon et de la Médaille du Règne de S. M. Sisowath Monivong.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

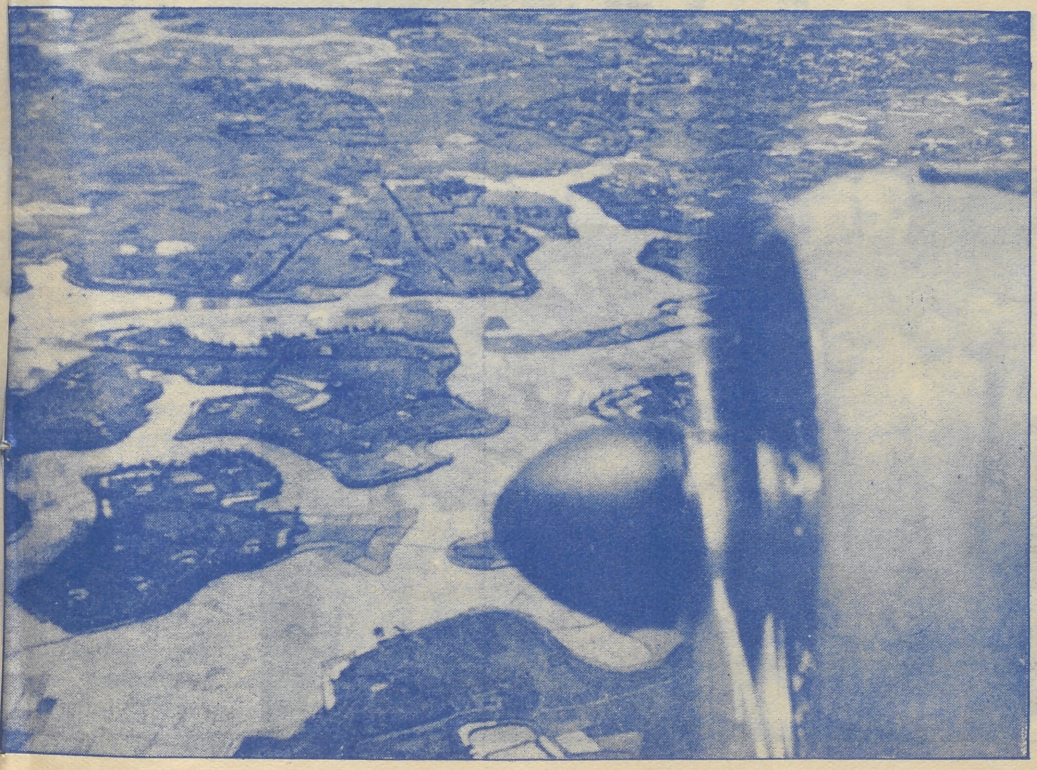
AIR FRANCE

A

L'HONNEUR

Le Chef Pilote
Gaston DURMON
qui vient de recevoir
la Cravate de Commandeur
de la Légion d'Honneur
pour
ses raids magnifiques
MARSEILLE-DJIBOUTI
et retour

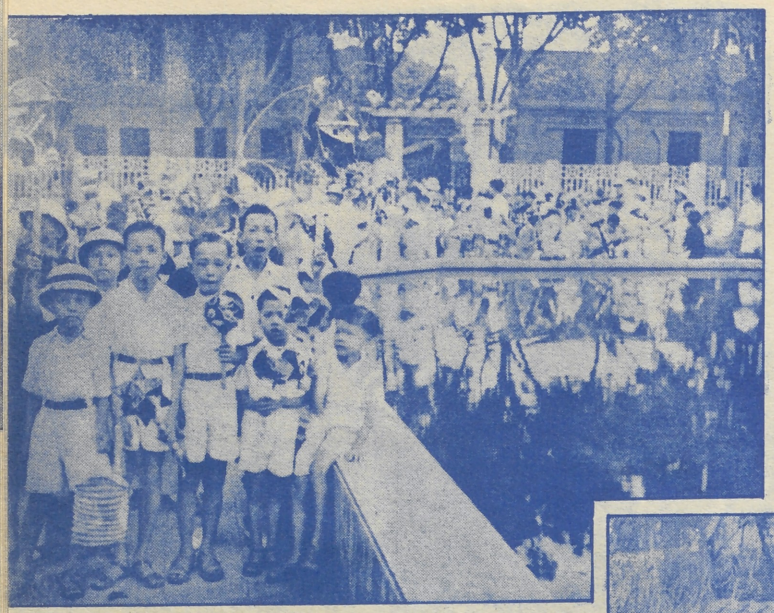




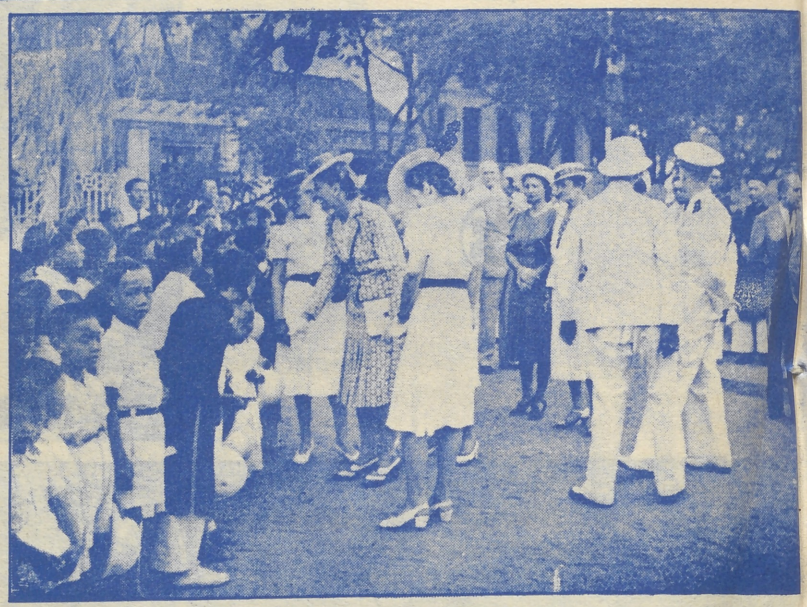
Une photographie
aérienne
du
Delta tonkinois

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

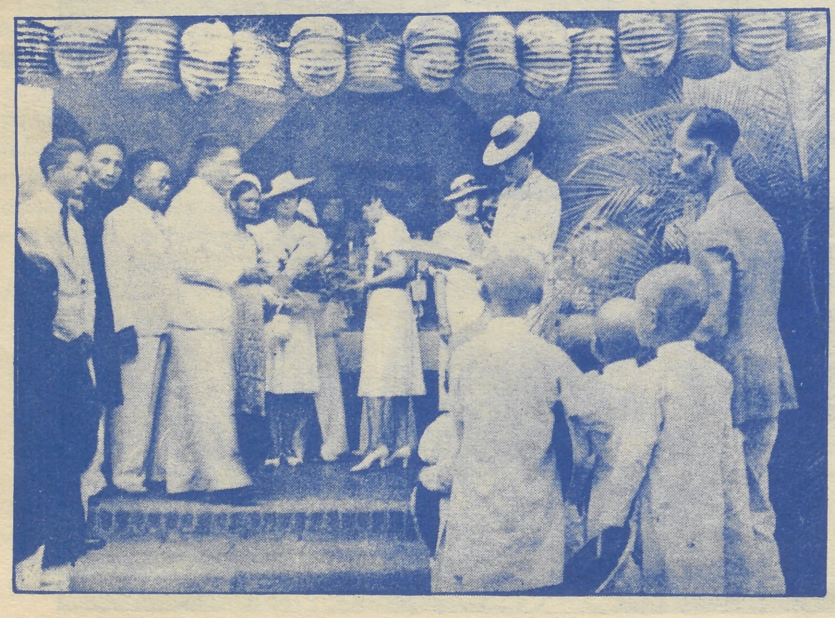
LA FÊTE DE LA MI-AUTOMNE



AU JARDIN D'ENFANTS DE HANOI



Distribution de jouets et de gâteaux aux élèves annamites de la ville de Hanoi par Mme DECOUX



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Confidences d'un mendiant annamite

Ce très vieux conte annamite a été recueilli et traduit par le R. P. S... Sa traduction, quelque habile qu'elle soit, ne peut cependant rendre toute la verve, toute la spirituelle ironie du texte original. Le style, volontairement pompeux et fleuri, est d'une cousticité très comique, fort goûtée de nos protégés.

QUE je suis heureux ! Est-il sur la terre quelqu'un qui ose, sur quelque point, se comparer à moi ? En ce monde il y a, en effet, cinq choses essentielles : la richesse, la tranquillité, l'honorabilité, la puissance et la paix, et moi, je les ai toutes en ma possession.

Premièrement, je suis le plus riche des hommes.

Le cultivateur se noircit le dos et se brûle les reins à besogner tout le jour jusqu'au soir, et cependant il ne peut obtenir de quoi se suffire, puisque sa vie entière n'est que souffrance et peine ininterrompues.

Le marchand ? Il remonte ou descend les fleuves, gravit les montagnes, traverse les torrents ; toute sa vie, il ne fait que s'exposer à la mort, et cependant il ne jouit jamais du moindre superflu.

Le maître d'école ? Il s'essouffle et s'égosille pour gagner sa nourriture et son habillement.

Le mandarin ? Il doit servir le roi et la nation, batailler à l'Est et au Nord ; à ce prix seulement il obtient de quoi vivre et entretenir sa famille.

Le roi ? Il est toujours accablé de soucis ; et de combiner des ruses pour battre ce royaume-là, et d'expédier des courriers et d'envoyer des ordres prescrivant aux populations de bâtir des citadelles, de construire des palais et de verser les impôts !

Quant à moi, eh bien ! pourquoi me donner tant de peine puisque je ne manque de rien ? En effet, tous les biens, ceux des marchands comme de l'artisan, sont les miens ; tous les champs sont également mes champs ; mais je consens cependant à les affermer à moitié des bénéfices, parce que les gens sont misérables, tandis que moi je suis dans l'abondance, et que, par ailleurs, si je laissais ces champs incultes, ce serait perdre le suc de la terre. Aussi n'ai-je nul besoin de mettre les mains à l'ouvrage pour me construire une maison, ni du secours d'autrui pour la construire ; car je loge tous les jours dans des maisons de bois et couvertes en tuiles. Parfois même, il m'arrive d'habiter des maisons d'un genre tout différent des autres : en regardant par le toit on voit du bleu comme l'azur du ciel, immensément vaste et lumineux.

Pour ma nourriture, je ne manque pas de mets agréables et recherchés, sans qu'il me soit besoin de recourir à autrui ; je n'ai qu'à entrer dans une maison et à crier hautement : « Bonjour Monsieur, bonjour Madame », pour qu'aussitôt l'on s'empresse dans la maison d'apporter des aliments en mon honneur ; et vraiment ce sont aliments précieux et exquis ; on dirait qu'on les a mis en réserve tout exprès pour attendre mon arrivée et me les offrir.

Quant à mes habits, je n'ai également besoin de personne pour les confectionner, ni d'argent pour les acheter ; et cependant je m'habille avec luxe : à l'intérieur, un habit de peau, à l'extérieur, un habit de dentelle en forme de sarments de vigne et couvert de feuilles de chrysanthèmes (1). Autre particularité : dans cet habit on peut enfiler la main partout et prendre indifféremment la manche pour le col ou le col pour la manche. Mon couvre-chef ? Il ne fait qu'un avec mon pardessus de peau, il est rembourré de poils et jamais il ne se déchire ou n'a besoin de réparations. De même pour ma chaussure ; jamais elle ne se détériore ou ne s'use, et elle ne fait également qu'un avec l'habit de peau, tout comme la coiffure.

En second lieu, je suis le moins soucieux des hommes.

Le roi, par exemple est nuit et jour dans l'inquiétude au sujet de son royaume qu'il

---

(1) C'est-à-dire rapiécé partout.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

craint de perdre ; quelquefois encore, il n'a pas un moment à lui avec les pirates de terre, de mer, qui pillent de tous les côtés, et avec la foule des rebelles en insurrection. Le mandarin, lui, se soucie de plaire au roi et de ne pas descendre de grade, mais, au contraire, d'avancer. Le marchand, pour son compte, est fort surmené. Il part matin et rentre tard, en perd le manger et le dormir, et vit dans la crainte de voir les voleurs ou les brigands lui enlever buffles, bœufs et richesses.

A vrai dire, tout le monde a ses soucis, qui sur un point, qui sur un autre, jusqu'à ce mendiant qui craint pour sa besace.

Pour moi, au contraire, je suis complètement libre de ma personne et n'ai à m'occuper de rien, car tout ce que je possède de biens, c'est le peuple qui en a la garde. Aussi n'ai-je pas autre chose à faire que de me promener à travers le monde. En route, je balance les bras plus haut que mon front ; assis, mes genoux dépassent mes oreilles ; veux-je quelque chose, le veux-je à n'importe quel moment ? Je l'ai tout de suite.

Troisièmement, est-il quelqu'un d'aussi honorable que moi ?

Les rois et les mandarins, que l'on considère comme des personnages de première qualité, comparés à moi, ne sont pour ainsi dire rien. De fait, bien que le roi soit honoré dans son royaume, il ne l'est cependant qu'imparfaitement ; et s'il vient à passer dans un autre royaume ou si un mandarin passe dans une autre province de juridiction différente, il leur faut se faire tout petits, n'osant ni élever le ton, ni se servir de parasols ni d'éventails.

Pour ma part, il n'en est pas ainsi. J'ai parcouru, en me promenant, presque tout l'Univers ; partout, sur mon passage, on m'a donné des marques de respect et traité poliment, suivant l'étiquette. En effet, partout où j'arrive, les grands, les lettrés, les messieurs, les dames non seulement s'écartent bien loin à ma vue, mais encore se tiennent modestement, se bouchant le nez avec la main, serrant les lèvres, fermant la bouche, tout comme s'ils n'osaient ni respirer, ni tousser, de crainte d'être impolis à mon égard. De plus, lorsque les enfants qui sont à jouer sur la route me voient venir, ils courent à la hâte appeler leur mère, en lui disant : « Mère, le Monsieur est arrivé ». Aussitôt la mère de se précipiter à la cour, au jardin, pour enlever les habits et autres objets qui sont à sécher au soleil, de peur de commettre, en les laissant, une impolitesse à mon encontre. Et, lorsque j'ai franchi la porte extérieure, non seulement elle accourt me saluer et m'offrir des présents, en demandant la permission de me reconduire en dehors de la porte, mais encore les chiens, race d'animaux méprisables, courent à qui mieux mieux devant leur maîtresse, s'enrouant à force de me saluer et voulant même se jeter à mes pieds pour les baiser. Et, lorsque je suis sorti en dehors de la porte, ils me poursuivent encore m'invitant respectueusement à rester ; quelquefois même, ouvrant la gueule, ils mordent mon bâton et le tirent en arrière pour me supplier instamment de retourner sur mes pas ; mais je ne consens pas à rester, de peur d'être importun.

Quatrièmement, je suis très puissant.

Dans ce monde, la puissance royale est, dit-on, la plus grande ; cependant, comparée à la mienne, elle ne va pas loin. Le roi, en effet, n'a de puissance que dans son propre royaume, et encore n'est-elle pas parfaite. Va-t-il quelque part, il doit envoyer des estafettes pour prévenir à l'avance, tout comme s'il avait à informer des supérieurs. Et, pendant le voyage, il lui faut des crieurs par devant et par derrière, des sabres et des lances qui le précèdent et le suivent, afin que les gens, saisis de frayeur, s'écartent du chemin pour le laisser passer. De plus, vient-il à passer dans un autre royaume, il lui faut obéir comme un simple sujet.

Quant à moi, j'ai vraiment trop de plaisir ; car, quel que soit le pays du monde où j'arrive, j'y suis également puissant. Arrivé-je quelque part ? Les gens s'écartent. Suis-je assis ? Ils doivent chercher une autre voie pour passer, n'osant pas déambuler devant moi. En outre, je voyage seul, sans avoir besoin de crieurs par devant et par derrière, sans qu'il soit nécessaire de me faire annoncer. Où je me trouve le soir, là est aussi ma maison ; où je dors, là est mon lit ; partout je trouve des tapis de fleurs et des lits en bronze (1).

Cependant, de temps à autre, par amour pour le prochain et par considération pour Bouddha, j'ai rendu à ce dernier quelques petits services, comme de balayer la cour d'une pagode ou l'entrée d'un pagodon. Souvent aussi je suis entré dans les pagodons pour reposer la nuit en compagnie des idoles, et personne ne m'a jamais fait la moindre misère, à l'exception d'une fois pourtant, où les gens m'arrêtèrent, parce que je n'étais revêtu que de mon seul « pardessus » en peau. Une autre fois encore, en passant par la route, j'eus l'idée d'aller visiter un champ de patates, pour voir si elles avaient déjà des tubercules ; mais on

(1) Cette expression, comme tant d'autres que nous n'avons pas signalées, est à double sens, le mot dông signifiant bronze ou champ.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

trouva la chose étrange et l'on me conduisit solennellement à la maison de garde. Là, il y avait continuellement du monde pour me tenir compagnie, car on n'osait pas me laisser seul ; on m'invita à m'asseoir près d'une colonne, puis on apporta des cordes pour soutenir mes bras, jusqu'au moment où, mon identité une fois constatée, on m'invita à partir et on me reconduisit ailleurs ; et partout on agit de même.

Cinquièmement, je jouis d'un sort vraiment paisible, sans comparaison possible avec qui que ce soit ; et pourtant j'ai vu dans mon existence beaucoup de monde et je ne cesse chaque jour d'en rencontrer.

Pour les rois et les mandarins, il n'est pas rare qu'ils soient assiégés et tués par les pirates dans leurs propres citadelles. Quant aux hommes du peuple, ils sont sujets à mille misères de ci, de là ; ce sont, par exemple, les parents qui meurent ou les enfants, c'est la maison qui brûle, etc...

Pour moi, je suis vraiment tout à fait tranquille, semblablement à ce que dit le proverbe : « Quand la rue brûle, rester immobile comme un « vai » (1) Ainsi, dans ces moments-là, mon unique soin est de rester assis en balançant les jambes ou de m'étendre pour me caresser le ventre et les cuisses.

En outre, aucun roi, aucun mandarin n'oserait me faire la moindre chose ; même les pirates, les voleurs, les brigands et les rebelles se gardent bien de se frotter à ma personne, au point que lors même que j'abandonnerais mon habit, tout beau qu'il est, pendant trois mois sur la route, personne n'oserait y porter la main ; au contraire, à sa vue, les gens se diraient les uns aux autres : « N'y touchez pas, c'est l'habit du Monsieur, gardez-vous d'y toucher, il vous arriverait malheur... (2).

Ainsi, tout bien considéré, il n'y a vraiment que moi d'heureux sur terre.

Des biens, j'en ai de reste ; des dignités, de la puissance et des honneurs, j'en possède plus qu'un roi ; je puis passer partout, et partout où je vais, je suis également respecté. Aussi, quand je vois les hommes se plaindre, gémir sur leur sort et le maudire, je ne sais, moi, de quoi me plaindre ni contre qui lancer des imprécations... C'est le seul point sur lequel je me trouve inférieur.

---

(1) Grande cruche cylindrique, à base très solide. C'est-à-dire « tant pis pour les autres. »

(2) Nous omettons ici un court passage qui nous semble trop exagéré et de mauvais goût.

JEUNESSE... EN AVANT

par P. LAGRANGE

Voici terminées les vacances 1941 et les premiers essais de groupement des Jeunes entrepris dans tous les pays de l'Union Indochinoise donnent les plus grands espoirs. Certes, il reste beaucoup à faire, mais nul doute qu'avec la bonne volonté de chacun, nous n'arrivions aux résultats que notre Chef, le Maréchal Pétain, attend de nous.

Ces essais de groupement qui eurent lieu un peu partout sont lourds d'enseignements et nous apportent les résultats de beaucoup d'expériences. L'essentiel à en retenir c'est qu'un mouvement de Jeunesse, propre, actif, constructeur est possible ici aussi bien qu'en France. Pour nous qui depuis toujours avons foi en elle, nous n'avons jamais douté des possibilités, de toutes les possibilités de la Jeunesse. Mais nous avons entendu dire trop souvent qu'ici il n'y avait rien à faire pour ne pas protester. Les jeunes gens d'Indochine, qu'ils soient Français ou Indochinois, sont comme les jeunes gens du monde entier, capables d'efforts et d'enthousiasme ; comme leurs frères des autres pays, ils ont soif de propreté et de grandeur et ils sauront comme les autres se hausser jusqu'aux sacrifices nécessaires pour faire triompher leur idéal.

Et nous demandons aux détracteurs de notre Jeunesse : « Quand un enfant est mal élevé à qui s'en prend-on, sinon à ses parents ? » Ré-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

fléchissez donc avant d'essayer de dénigrer un mouvement né de la foi en l'avenir.

Nous avons une tâche énorme à accomplir, une part de la reconstruction nationale à assurer, qu'on nous laisse travailler en paix et mettre tout notre cœur aux travaux que nous demandent nos Chefs.

Il faut que le public prenne conscience qu'ici comme en France, la Révolution Nationale est commencée ; il faut que tout le monde sache que les mouvements de jeunesse sont des mouvements sérieux et non de simples fantaisies sorties de cerveaux ramollis.

Nous avons tous encore présent à l'esprit l'énorme travail fourni en France par les membres des diverses associations de scoutisme ; cela devrait suffire pour empêcher toutes ces critiques acerbes ou ironiques que nous entendons encore et trop souvent sur beaucoup trop de lèvres.

« La critique est aisée, mais l'art est difficile », disait Boileau ; ce qui est vrai en littérature l'est encore beaucoup plus dès qu'il s'agit de réalisations concrètes sur le plan social. Nous avons trop souffert d'un esprit critique exagéré, qu'il faut réformer, pour ne pas protester : nous, jeunes, prétendons avant tout vouloir construire ; construire c'est aller de l'avant. Le passé est mort, nous ne voulons connaître de lui que les grandes leçons qu'il nous donne et non les constatations qui dépriment ; les jérémiades et les gémissements sur ce qui fut, ne sont pas notre fait. Nous partons à la conquête de l'avenir, nous nous attaquons à la construction de la cité future, pleins de courage, pleins d'enthousiasme, une chanson aux lèvres, un sourire aux yeux et de l'amour plein le cœur. La nouvelle devise de l'Etat français : « Travail, Famille, Patrie » a trouvé en nos cœurs un écho profond, elle répond aux choses obscures que nous sentions confusément bouillonner en nous, elle illumine la pénombre dans laquelle trop longtemps on semble avoir voulu tenir nos âmes. Le Travail nous l'avons toujours aimé ; nous lutterons pour lui rendre sa noblesse, sa beauté ; c'est par lui que l'homme crée et se survit, c'est lui qui nous permettra de fonder une famille saine, forte, gaie, dans laquelle s'épanouiront les vertus ancestrales, celles qui ont fait la grandeur immortelle de notre Patrie et qui lui rendront demain la place qu'elle doit occuper dans le monde.

Tout cela nous le voulons fortement, intensément, et nous le réaliserons parce que nous cimenterons notre union avec l'amour mutuel ; nous ne serons pas, nous ne pouvons pas, nous ne voulons pas être une jeunesse unique, nous serons une jeunesse unie. Nous n'abdiquerons aucune de nos idées, de nos croyances ; nous approfondirons celles-ci en nous, nous les vivrons mieux, plus intensément et au coude à coude nous partirons à la conquête de l'avenir.

Un rédacteur du *Temps* raconte l'anecdote suivante :

Après le défilé des scouts au Jamborée mondial d'Amsterdam, un spectateur lui disait : « Nos grosses défilèrent avec une souplesse, une « dignité, une noblesse saisissantes. Oui, des « quarante-trois nations représentées, ce sont « eux, vraiment qui se sont distingués. Et puis, « les petits Français ont montré qu'ils avaient « assez d'imagination pour présenter un spec- « tacle qui était une véritable œuvre d'art tout « en étant une chose de gosses. Après la « ba- « taille », ils se sont rangés sur une ligne au « coude à coude et ont traversé la pelouse pour « y ramasser tous les petits papiers et les bou- « lettes de plâtre qu'ils s'étaient lancés durant « le jeu. Eh bien, aujourd'hui, cela me semble « un symbole. Ces gosses sauront encore une « fois se ranger au coude à coude sur la pelouse « de France, et ils partiront en avant pour la « débarrasser de toute la saleté qui y est restée « après la bataille ».

Nous aussi, Jeunes d'Indochine, nous affirmons que nous saurons nous serrer au coude à coude pour aider de toutes nos forces dès à présent, le Maréchal Pétain, notre Chef, et les Légionnaires, nos aînés, à débarrasser la «pelouse Indochine de toute la saleté qui y est restée après la bataille » et pour nous préparer à exécuter correctement la Relève quand le moment sera venu ; à l'exemple de nos frères de France, nous sommes prêts, Français et Annamites, à faire tous les efforts nécessaires au bien du pays dans le cadre de rénovation que lui ont tracé ses chefs.

Plus que jamais, nous sommes décidés, après ces vacances qui nous ont montré nos possibilités, à faire nôtre ce cri de Ralliement :

« Jeunesse... En avant ! »

P. LAGRANGE,
Commissaire général adjoint
à la Jeunesse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

par Jean DESCHAMPS

La bataille de Moscou.

La semaine dernière, dans la chronique *Déclarations, Conférences, Discours*, nous avions cité des extraits du discours du 3 octobre du Chancelier Hitler, notamment ce passage : « Depuis 48 heures, une opération de grande envergure est en cours qui contribuera à l'anéantissement des forces ennemies ».

On sait que cette opération se poursuit encore cette semaine.

Ce que nous n'avions pas annoncé ce sont les conditions qu'aurait posées M. Molotov il y a six mois au cours de sa visite à Berlin, en contre-partie de la neutralité russe. Voici lesquelles :

1° L'Allemagne acceptera la liquidation de la Finlande ;

2° M. Molotov a demandé si la garantie allemande à la Roumanie était valable contre la Russie ;

3° Etablissement de garnisons russes en Bulgarie : ce que cela voulait dire, nous le savons depuis les exemples de l'Estonie, de la Lettonie et de la Lithuanie ;

4° Etablissement de points d'appui aux Dardanelles.

Il est évident que le refus allemand de souscrire à ces conditions devait fatalement amener la guerre, celle qui a commencé depuis le 22 juin et qui vient d'atteindre semble-t-il son point culminant.

Ce n'est que le 5 octobre, trois jours après le discours, et au 106e jour de la campagne de Russie que l'on comprend le sens de l'offensive annoncée par le Reich. Cette journée a été marquée par la plus formidable action de destruction à laquelle se soit jamais livrée la *Luftwaffe*. Elle constituait la phase préliminaire de l'offensive, composée par une attaque aérienne massive contre le rail et la route par où s'opère le ravitaillement en hommes et en matériel des trois grands groupes d'armées soviétiques : Vorochilov, Timochenko et Boudienny, dont le centre du réseau est à Moscou.

Les neuf grandes lignes de chemins de fer ont été l'objet de bombardements gigantesques pendant 48 heures. Lignes coupées, trains pulvérisés, convois détruits, munitions sautées, tels ont été les résultats de cette opération préliminaire dont les buts sont parfaitement définis :

1° Dans l'axe Nord-Sud, désarticuler le plexus des communications soviétiques et priver de renforts de toutes espèces l'ensemble du front russe tenu par les trois armées et en particulier fruster l'offensive du Maréchal Timochenko de tout contact avec sa base de ravitaillement ;

2° Dans la transversale Est-Ouest, isoler Moscou de ses bases de ravitaillement et notamment des grandes régions intérieures de l'Est de l'Oural ;

3° Préparer les conditions matérielles et le climat moral nécessaire à l'écrasement sur place des armées rouges ;

4° Obliger ce qui restera de l'armée rouge à exécuter un repli lointain vers l'Est.

Au moment où nous prenons la plume pour rédiger cette chronique hebdomadaire — 12 octobre — il semble que les paroles du Chancelier se vérifient intégralement.

Après dix jours d'une bataille de destruction comme on n'en vit jamais, le front russe a été enfoncé sur 500 kilomètres du Nord au Sud de Véliki-Louki à Orel sur une profondeur de 150 kilomètres par endroits.

Le *Vœlkischer Beobachter* écrit le 10 octobre à propos de cette offensive :

« 1° Le groupe d'armées du Maréchal Vorochilov au Nord est encerclé et sur le point d'être annihilé ;

« 2° Le groupe d'armées du Maréchal Timochenko sur le front central est aussi enfermé par les troupes allemandes. Avec la destruction de ce groupe d'armées. la résistance militaire de Staline est brisée et enlevée. Il ne reste que des groupes d'armées qui ne peuvent plus mettre en danger l'armée allemande. Staline perd toute initiative et n'a plus de chance pour organiser pendant l'hiver une nouvelle armée. De plus, l'Union Soviétique a perdu ses centres industriels d'armements ».

Il est absolument évident à présent que les armées russes viennent d'encaisser un coup extrêmement dur. On ne saurait dire toutefois que l'anéantissement ait été total car certains éléments non négligeables des armées soviétiques ont pu se dégager des terribles étreintes de la *Wehrmacht* et aller se regrouper vers l'arrière. Mais on peut aisément présumer que le désordre doit être à son comble devant la menace grandissante des forces cuirassées allemandes qui se dirigent en marches concentriques sur Moscou dont 120 kilomètres à peine séparent les faubourgs des pointes d'avant-gardes.

Le retentissement dans le monde a été immense car, en même temps que les opérations se déroulaient sur les plaines russes, une remarquable propagande radiodiffusée tenait toutes les nations haletantes et anxieuses au courant des gigantesques œuvres de destructions entreprises et réussies par la *Wehrmacht* et les escadres de la *Luftwaffe*. On ne saurait mésestimer l'habileté de cette propagande qui a permis à la planète de suivre pas à pas les progrès de l'avance allemande et de produire un prodigieux effet psychologique.

En Angleterre, l'opinion publique a été terriblement secouée au point que le Ministère Churchill en a tremblé et qu'il est question de l'élargir ou de le remanier pour le consolider. Le *Daily Mail* a résumé le 10 octobre les appréhensions anglaises comme suit : « Il est évident que la poussée allemande constitue un progrès dangereux. Cet assaut colossal a causé des pertes tragiques aux Russes. Les Commandants russes devant maintenir les industries de guerre n'ont plus la liberté de mouvement dont ils jouissaient antérieurement, mais ils ont prouvé, à plusieurs reprises, avec quelle maîtrise ils se dégagent de l'étreinte allemande.

« Il est bon que l'opinion britannique sache que *le sentiment se manifeste dans tout le pays* en faveur d'un maximum d'audace dans les limites de la raison, écrit le *Times*. Il faut cependant se rendre compte que nous servirions peu la cause russe, même d'une façon temporaire, et que nous risquerions de la compromettre irrémédiablement à la longue, si nous nous laissions entraîner dans des tentatives irréalisables.

« Nous ne pouvons compter sur les erreurs d'Hitler pour remporter la victoire. Il n'y a qu'une façon de l'obtenir : c'est par le sang et le labeur des armes. »

Il reste à savoir si cet appel à la guerre totale sera suivi d'effet. Nous ne le croyons pas. Car, une fois de plus, l'aide anglaise restera platonique : dix bombardiers perdus, autant de chasseurs, resteront le taux des sacrifices anglais actuels alors que depuis le 22 juin 5 millions de Russes auront été supprimés des vivants. Car, il est impossible à l'Angleterre, qui est admirablement préparée sur son île, à une *guerre défensive* de se lancer dans une aventure offensive sur le Continent sans innover d'abord, puis sans mobiliser un tonnage absolument nécessaire à son ravitaillement. Une fois de plus, l'Angleterre n'est pas préparée. Et l'on se demande quand elle le sera si, à l'instant où la *Wehrmacht* est sans conteste, engagée à fond contre les Soviets, elle n'en est encore qu'à supputer les chances d'un débarquement sur les côtes occidentales ?

L'aide anglaise s'est révélée inefficace à la Pologne (nous avons, certes, notre part, de responsabilité, mais

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nous l'avons payée et nous la payons chèrement), inefficace à la Belgique, à la Hollande, à la France, à la Norvège, à la Grèce, à la Roumanie, à la Yougoslavie et enfin à la Russie ! Toutes ses alliées tour à tour ont succombé. Est-ce la sanction d'une admirable politique que ce splendide isolement anglais du continent européen ?

En Amérique, les débats sur *l'abrogation du Neutrality Act* sont poussés dans la fièvre des mauvaises nouvelles d'Europe. Il est vraisemblable d'admettre que cette abrogation d'un acte, devenu absolument anachronique eu égard à la position prise par les Américains, sera un fait accompli à l'heure où ce journal paraîtra. Que fera l'Amérique, ce vote acquis ? Elle armera ses navires marchands ? Et après ? Pour faire respecter le principe de la liberté des mers ? Nous pensons que Washington ne restera pas à ce nouveau stade de l'évolution de l'opinion américaine qui, incontestablement, envisage comme une éventualité presque certaine et nécessaire une intervention armée.

Ceci est pour l'Amérique. En Europe, la Turquie, que la politique traditionnelle du pendule a jusqu'ici maintenue à l'écart du conflit, a signé un accord économique très favorable aux Allemands. De ce côté, l'Angleterre vient de subir un échec extrêmement net, le premier depuis la guerre dans le Moyen-Orient.

En Europe toujours, la Bulgarie impressionnée — on le serait à moins — par les succès allemands fait plus que d'applaudir aux victoires du Chancelier.

En *Extrême-Orient*, on observe suivant l'expression diplomatique consacrée un raidissement de l'attitude nippone vis-à-vis des Anglo-Américains. Il est de fait que les négociations commencées par l'Amiral Nomura depuis cinquante jours ne sont pas encore arrivées à leur conclusion.

En contre-partie de cette nouvelle tension l'Amérique, l'Angleterre et les Indes Néerlandaises auraient décidé aux dernières nouvelles de cesser leurs envois de pétrole au Japon. Ceci constituerait la mesure de rétorsion la plus grave qui se puisse concevoir contre les Japonais dont les ressources en pétrole sont pratiquement inexistantes.

En *Australie*, le Ministère Fadden a été renversé et remplacé par un cabinet Curtin. Cette chute n'est évidemment pas sans relation avec la situation internationale et la politique de la Grande-Bretagne.

L'hiver en France.

Personne n'a pu rester indifférent à l'émouvant appel en faveur des Français malheureux qu'atteindront encore plus durement l'hiver sans charbon, l'hiver dans la bise glaciale et la neige sans les vêtements indispensables, l'hiver sans les calories nécessaires d'une nourriture substantielle. Et malgré nous, notre pensée se dirige vers ce coin de France interdite que vient de visiter M. Pucheu, Ministre de l'Intérieur, vers la grande capitale provinciale du Nord où se trouvent en ce moment de vieux parents dont nous sommes sans nouvelles depuis dix-huit mois. Nous songeons à leurs mélancoliques journées silencieuses, à leurs privations, aux misères qu'ils endurent sans doute depuis juin dernier. Nous songeons à tous ceux qui errent peut-être sans foyers, aux déracinés, à ceux qui n'ont plus retrouvé leurs maisons, leurs familles, leurs enfants. Comment résister à l'appel du Comité d'organisation commune que nous reproduisons ci-dessous :

« Il n'y a pas de catégories dans le malheur, il n'y a que des Français malheureux. Il ne peut y avoir de concurrence dans le domaine de la charité, toutes les ressources de la générosité doivent être recueillies par un seul, groupées et réparties avec justice. Aucun Français, même éprouvé, ne peut ne pas répondre favorablement à l'appel commun. Les uns feront des dons en nature, d'autres en espèce, beaucoup prêteront leur cerveau et leurs bras. L'appel sera rédigé sous une forme telle qu'il transformera un geste exceptionnel en un geste habituel. Il demandera peu, mais souvent à ceux qui ont encore des moyens, aux industriels, aux commerçants, à tous ceux qui souffrent certes, mais moins que beaucoup d'autres.

« Il faut que cet hiver les cuisines fonctionnent sans défaillance, que les cantines puissent recevoir tous les enfants auxquels elles servent leur seul vrai repas de la journée. Il faut pour cela des centaines de millions.

« Les Français donneront, pour que, selon la parole du Maréchal Pétain : « Tous unis sortent de la nuit, où les a plongés une affreuse aventure. »

Chacun doit comprendre et s'exécuter. Inhumain qui demeurerait sourd à un tel appel. En Indochine surtout où par une sorte de miracle des temps, nos privilèges sont restés assurés, nos facilités conservées dans leur plus grand nombre.

L'opinion publique a été mise au courant des multiples restrictions qui atteignaient nos compatriotes de France. Ces restrictions ont fait l'objet de listes émouvantes qu'aucun sans doute n'a lu sans un serrement de cœur. En Indochine surtout, répétons-nous, où nos commodités sont restées, où certains égoïsmes — fruit des habitudes périmées — n'ont pas encore complètement disparu. En Indochine surtout donc, les Français doivent comprendre où se trouve leur devoir devant l'appel qui vient d'être adressé par l'Assistance franco-indochinoise pour les Français de la Métropole. Le voici :

« L'Assistance franco-indochinoise a décidé de reprendre son activité à l'approche de l'hiver, afin de pouvoir expédier vers la France à la première occasion, vêtements, lainages, tricots, linge, chaussures, qui seront d'un grand secours à nos compatriotes.

« Une permanence va prochainement fonctionner à la Résidence au Tonkin, deux fois par semaine à des jours et heures qui seront fixés ultérieurement par un nouvel avis.

« Les personnes de bonne volonté pourront venir travailler, ou prendre du travail.

« Dès à présent, nous demandons à celles qui le peuvent, de travailler chez elles, afin de pouvoir apporter dès l'ouverture de l'ouvroir des ouvrages terminés, lainages, tricots, etc...

« Nous demandons en outre, les vêtements usagés mais encore en bon état, et susceptibles d'être envoyés en France.

« Ils seront réunis à la Résidence supérieure qui se chargera de les expédier vers la France dès que les circonstances seront favorables.

« Il serait désirable que les premiers envois puissent être prêts au cours de la deuxième quinzaine de novembre.

« Les Français et Indochinois de la Colonie, qui n'ont pas eu à supporter les épreuves de la guerre, auront à cœur de soulager la détresse des populations de la Métropole, au début d'un hiver qui ne manquera pas d'aggraver leurs privations et leurs souffrances. »

Nous le savons. On n'a jamais fait appel en vain au cœur des Français d'Indochine pour venir au secours des innombrables détresses de nos frères. Il y a quelques jours à peine, la Légion du Tonkin seule réunissait un million de francs pour les prisonniers. La Colonie, de son côté, envoyait un autre million pour les ouvriers indochinois. Dans l'immense croisade de solidarité humaine qui s'organise à l'intérieur de la Colonie, aucun cœur vraiment français ne restera indifférent.

Souhaitons que les journées fraîches qui viendront, inspirent aux uns comme aux autres l'esprit de sacrifice nécessaire à l'indispensable bien-être de nos compatriotes dans le malheur.

La France et les travailleurs français devant l'Europe.

Ce sont des paroles fortement pensées qui viennent d'être prononcées par M. Paul Marion au cours d'une conférence à la Bourse du Travail de Lyon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

« Si nous voulons comprendre la nouvelle Europe, il faut nous souvenir qu'elle s'est formée hier dans la violence des luttes civiles et qu'elle s'engage maintenant dans les rigueurs d'un conflit presque mondial. Il est donc inévitable qu'elle se présente avec un visage dur.

« Entre nos traditions les plus enracinées, nos vertus les mieux acquises, nos inclinations les plus profondes, il y a un antagonisme irréductible ou possibilité d'accord loyal avec ce que nous propose la nouvelle Europe.

« Nous avons toujours eu tendance à combiner l'indépendance et le respect de la personnalité avec les nécessaires disciplines collectives. La force de la pensée n'est pas toujours chez nous séparée du caractère et de l'action. Le Maréchal en est chaque jour le vivant témoignage. Si la France guidée par le Maréchal, servie par l'Amiral, s'engage résolument dans son destin à la fois européen et africain, nul doute, qu'elle ne connaisse demain une nouvelle floraison que nos intelligences ne peuvent encore concevoir mais qui est déjà inscrite dans l'esprit des événements.

« Qui peut prétendre, a également dit M. Marion, être plus patriote que le Maréchal qui a exercé toute sa vie le métier de vainqueur ? Le Maréchal veut maintenir la France, sauvegarder l'Empire, gagner la paix...

« La dictature du national-socialisme ne suffit pas à expliquer le redressement intérieur de l'Allemagne, ainsi que la force qui, après avoir dominé l'Orient et éliminé la Pologne, fait reculer chaque jour les troupes de l'U. R. S. S. riche de 170 millions d'habitants et tient en échec et fait trembler sur leurs bases les puissances conjuguées des Empires anglo-saxons, qui, forts du labeur de 600 millions d'hommes et de richesses matérielles immenses, représentent la moitié des sources de production de l'Univers.

« A l'origine de la force, il y a la foi politique qui se traduit par une réaction violente contre deux causes de décomposition du vieil Occident : le régime exclusif de l'argent et le bolchevisme russe, forme moderne de l'invasion asiatique.

« ... Nous ne sommes pas seulement des laboureurs et des artisans sédentaires, nous avons jeté vers toutes les terres nos navigateurs, nos marins, nos prisonniers. La France peut tirer de toutes les expériences de son histoire les plus hautes leçons pour elle-même, pour les autres aussi. Tous les apports de notre histoire, celui de l'humanisme chrétien, celui de l'initiative personnelle, l'Europe aurait le plus grand tort de les négliger. Cette contribution sera particulièrement précieuse pour la construction de la Société sans classes où le travailleur ne sera pas rivé à la condition prolétarienne et où chaque apprenti trouvera dans sa boîte à outils le bâton de chef d'entreprise. »

On sait que ces paroles ont produit dans la France entière une forte impression.

Du 20 au 26 octobre 1941, Écoutez Radio-Saigon.

Lundi 20. — 19 h. 45 : L'Indochine au travail : *Une décortiquerie à Cholon ;* — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 21 h. 17 : « *Radio-Cocktail* », fantaisie radiophonique ; — 21 h. 45 : Musique légère ; — 21 heures : *Le courrier des Auditeurs,* par Jade ; — 21 h. 15 à 21 h. 30 : Vos disques préférés ; — 0 h. 00 à 0 h. 25 (25 m. seulement : Nouvelles économiques — Cours de bourse.

Mardi 21. — 19 h. 45 : *L'allaitement artificiel,* par le Médecin-Commandant Pouderoux ; — 20 h. 15 : *Chopin* (un programme de Ch. Roques) ; — 21 heures à 21 h. 30 : Avec *Jean Sablon, Germaine Sablon* et *Suzy Solidor.*

Mercredi 22. — 19 h. 45 : Pour les enfants : « *Petit frère et petite sœur* » ; — 20 h. 15 : Les plus jolies voix du monde : *Marian Anderson, Paul Robesen, Challiapine ;* — 21 heures à 21 h. 30 : « *Burlesque* », de Richard Strauss.

Jeudi 23. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Le quart d'heure de la jeunesse ; — 19 h. 45 : *Rondo capricioso,* de Saint-Saëns ; — 19 h. 55 : « *Ce dont on parle* » ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Théâtre : « *Le retour* », pièce de de Flers et de Croisset ; — 0 h. 00 à 0 h. 25 (25 m. seulement) : Nouvelles économiques — Cours de bourse.

Vendredi 24. — 19 h. 45 : Colline vous parle ; — 20 h. 15 : *Villages de Normandie,* composition radiophonique ; — 20 h. 30 : Concert avec le concours d'artistes saigonnais ; — 21 heures à 21 h. 30 : Une nouvelle émission : « *Les jeux radiophoniques* ».

Samedi 25. — 19 h. 45 : *Voyage aux Etats-Unis* (suite), par Jacques Cailleville ; — 20 h. 15 : La galerie des vedettes ; — 20 h. 45 : Musique de danse ; 21 h. 55 à 21 h. 30 : *Le Ballet de Faust,* de Gounod.

Dimanche 26. — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Extraits de l'opéra moderne italien : *La Tosca — Paillasse — Mme Butterfly.*

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

COCHINCHINE

— GHISLAINE-JACQUELINE-MIRANDA, fille de Mme et M. Astello (4 octobre 1941).

— NICOLE, fille de Mme et M. Lemesre.

— MARIE-LOUISE, fille de Mme et M. Hanriot.

TONKIN

— ANDRÉ, fils de Mme et M. Lagabrielle à Hongay (2 octobre 1941).

— SUZANNE-ANNE-MARIE, fille de Mme et M. Edmond Guyon, de Chemilly, brigadier des Douanes (3 octobre 1941).

— HENRI-ALAIN, fils de Mme et du Docteur Truong-van-Trung (4 octobre 1941).

— FRANCINE-JACQUELINE-JEANNE, fille de Mme et M. René Vigne, sergent-chef d'Aviation à Bach-mai (5 octobre 1941).

— ROBERT-JACQUES, fils de Mme et M. Jules Landrin, du 9e R. I. C. (5 octobre 1941).

— FRANCE-GERMAINE, fille de Mme et M. Scotté, lieutenant au 1er R. T. T. (6 octobre 1941).

— NGUYEN-SONG-NGA, fille de Mme et M. Nguyên-hoai-Tan, journaliste à Hanoi (6 octobre 1941).

— MARIE-HÉLÈNE, fille de Mme et M. Minne, employé de commerce (7 octobre 1941).

— DANIELLE-CLAUDE, fille de Mme et M. Aimé-Jean Pret, du 4e R. A. C.

Fiançailles.

COCHINCHINE

— M. le Baron NOEL SURCOUF, planteur à la S. I. P. H., avec Mlle GINETTE DEDANT, fille et belle-fille de Mme et M. Witte, directeur de la plantation d'An-loc.

Mariages.

CAMBODGE

— M. MAURICE ALLIER, avec Mlle CÉCILE, fille de Mme et M. Maurice Glaize, conservateur des Monuments d'Angkor à Siemréap (20 août 1941).

COCHINCHINE

— M. HILAIRE, expert-comptable, avec Mlle JOSÉPHINE ROCHER (4 octobre 1941).

— M. JEAN LERGEMULLER, lieutenant de l'Artillerie coloniale, avec Mlle JACQUELINE MOISAN, fille de Mme et du capitaine Henri Moisan (11 octobre 1941).

— M. MARIUS BEAUMONT, agent des Services pénitentiaires à Poulo-Condore, avec Mlle ANTOINETTE-JOSÉPHINE-MARIE FRANCIN (11 ocobre 1941).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TONKIN

— M. JULES LAMBERET, sergent au 9e R. I. C., avec Mlle FRANÇOISE-SOCRATE FILIPI à Hanoi (8 octobre 1941).

Prochains mariages.

CAMBODGE

— M. AUGUSTE TELLIN, assistant de plantation à Mimot, avec Mlle CHRISTIANE LE RUMEUR.

COCHINCHINE

— M. RATINY, maître-répétiteur au Lycée Chasseloup-Laubat, avec Mlle MARIE GNANOU.

— M. EMILE TOURNIER, des Douanes et Régies, avec Mlle ROSE FABRE.

— M. LOUIS LOUPY, brigadier des D. et R., avec Mme ROSE-MARIE RIVIÈRE.

TONKIN

— M. EUGÈNE CARATINI, avocat stagiaire, avec Mlle SUZANNE-THÉRÈSE ORTOLI à Hanoi.

— M. MARIE-VICTOR LENOIR, agent contractuel du Service des Marchés, avec Mlle HENRIETTE-EUGÉNIE LAVIGNE.

— M. HENRI MAINGUY, adjudant d'Aviation, avec Mlle HENRIETTE SPIELER.

Décès.

ANNAM

— Mme CLÉMENT BOURGERY à Dalat (1er octobre 1941).

— Mme EUGÉNIE-JEANINE TAUZIAC (3 octobre 1941).

COCHINCHINE

— M. QUILICI, contrôleur principal de la Région Saigon-Cholon (29 septembre 1941).

— M. GURENNEUR, trésorier-payeur aux Armées (2 octobre 1941).

— M. CHARLES FICHET, officier de réserve (3 octobre 1941).

— Mme JEANNE TRÉGUER, épouse de M. Tréguer, commis à la Direction des Constructions navales (5 octobre 1941).

TONKIN

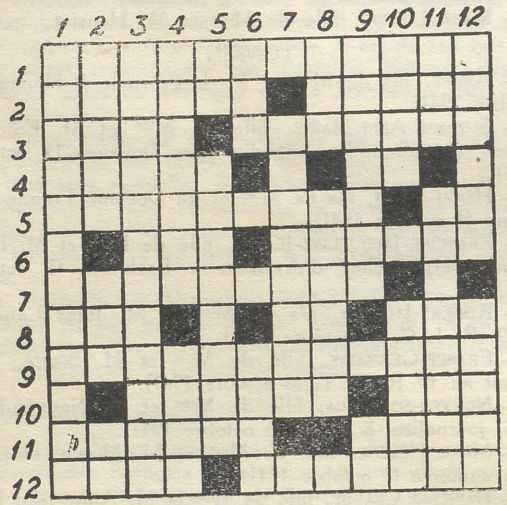
— M. LUDWIG WESSELY, de la Légion étrangère (5 octobre 1941).

— M. CHARLES KOSNAR, brigadier de classe exceptionnelle des Douanes (6 octobre 1941).

— M. JOSEPH OGGERSTSCHRIG, prospecteur des mines (8 octobre 1941).

— M. ROBERT URSET, ingénieur à la Société française des Charbonnages du Tonkin à Hongay (9 octobre 1941).

MOTS CROISÉS N° 46



46. — *Horizontalement.*

1. — Dont les biens sont inaliénables.
2. — Ministre de Louis-Philippe (1782-1858) — Large sillon.
3. — Théâtre de violents combats au cours de la Grande Guerre — Se dit des médicaments propres à enlever les matières putrides des ulcères.
4. — Philosophie des mages — Eté favorable.
5. — Presque unique — Note.
6. — Premiers éléments — Prénom masculin.
7. — Genre de composées ornementales.
8. — Pronom renversé — Pronom — Lettre grecque.
9. — Inexpliqués.
10. — Centres — Volonté.
11. — Sorte de fruit sec et indéhiscent — Peintre hollandais (1603-1677).
12. — A l'envers : célèbre repas — Petit vase.

46. — *Verticalement.*

1. — Incivile.
2. — Famille corse qui n'aimait pas Bonaparte — Corps dissocié par un courant électrique — Espace de temps.
3. — Système de ceux qui repoussent l'instruction comme nuisible.
4. — Son chef-lieu est Hellville — Favori de Charles VII (1380-1427).
5. — Abréviation pour désigner le micromillimètre — Discuter.
6. — Dissipa — Ses volailles sont bien connues.
7. — Prénom féminin.
8. — Semblable — Il y en a beaucoup au Croisic.
9. — Suppression de l'élimination urinaire — Négation.
10. — Résine du sapin — Sculpteur et peintre français (1622-1694).
11. — Personne à l'envers — Pilastre qui sert de jambage à une ouverture.
12. — Tué par Achille — Affluent du Rhône.

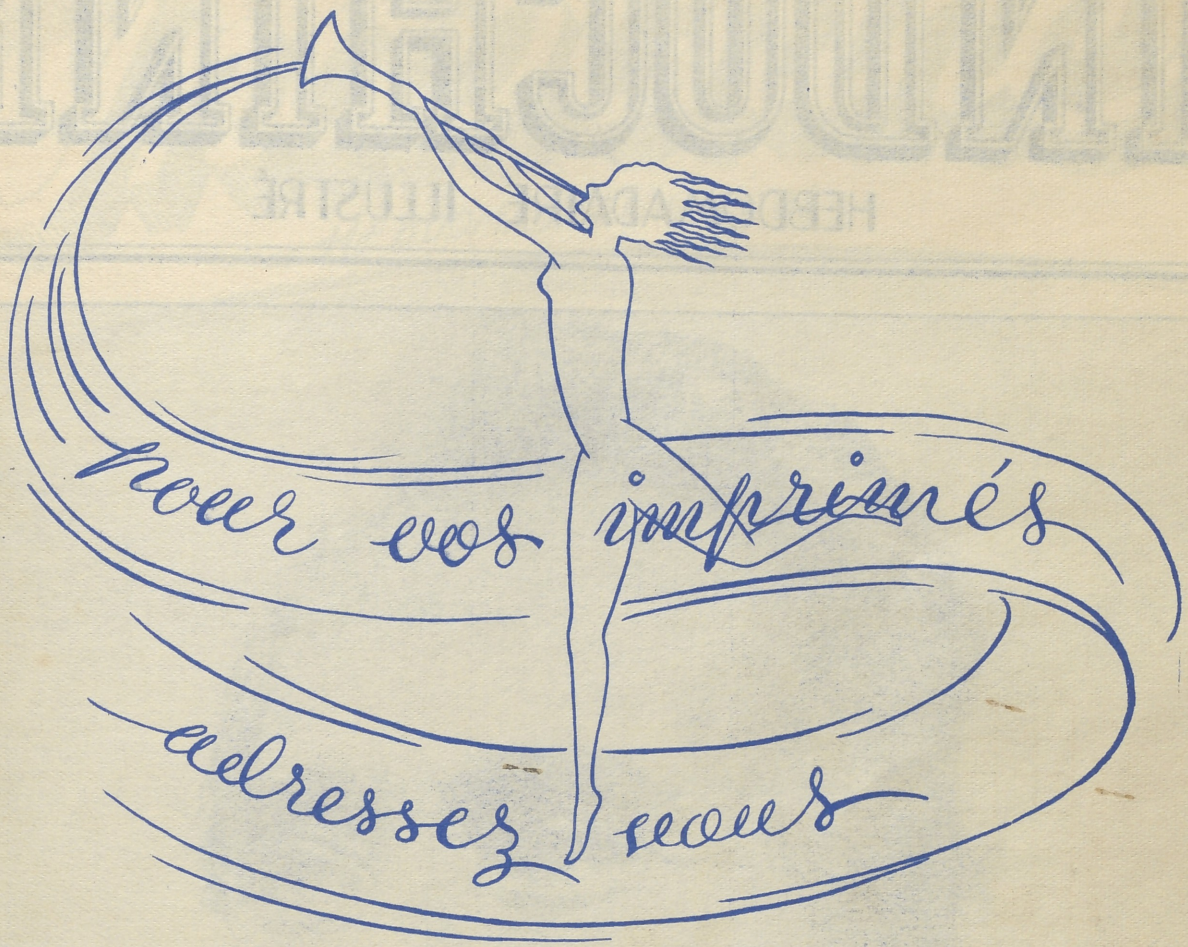
Solution des mots croisés n° 45

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	D	I	M	E	S	A	L	A	D	I	N	E
2	O	B	I	T	U	A	I	R	E	■	A	N
3	S	E	L	■	M	■	A	T	R	O	C	E
4	T	A	L	P	A	C	K	■	L	U	R	E
5	M	■	I	■	C	O	O	P	E	R	E	■
6	O	G	A	M	■	U	V	E	■	D	■	S
7	H	A	S	A	R	D	■	C	R	I	M	E
8	A	N	S	I	E	R	E	S	■	R	A	U
9	M	O	E	L	L	E	S	■	B	A	I	L
10	M	I	■	L	I	T	T	O	R	I	N	E
11	E	D	D	Y	S	T	O	N	E	■	T	■
12	D	E	S	■	■	E	C	L	A	T	E	R

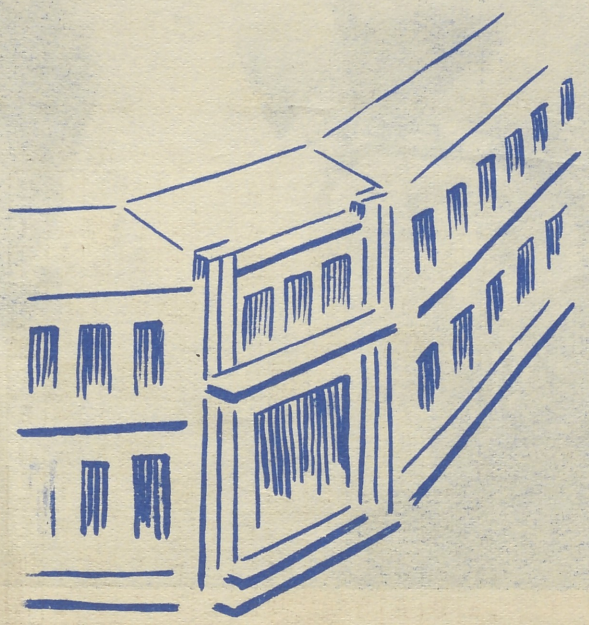
Le Directeur : **Jean SAUMONT**

Imp G Taupin Cie - Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



À



L'IMPRIMERIE

G. TAUPIN & Cie

8, 10, 12

RUE DUVILLIER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

2e Année N° 59 Le N° : 0$.40 Jeudi 16 Octobre 1941

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Université Côte d'Azur. Bibliothèques